

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

La musique en Belgique  
L'anti-intellectualisme de l'abbé Bremond  
Esprit  
Chateaubriand en Angleterre  
Profils de rechange : M. André Tardieu ; M. Jean Ybarnégary

Charles VAN DEN BORREN  
Paul HALFLANTS  
Marcel DE CORTE  
Jules DECHAMPS  
Georges SUAREZ

Les idées et les faits : Chronique des idées : Où en est le problème de Beauraing ? Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

L'avenir du catholicisme en Allemagne hitlérienne : grave problème, angoissant même, et qui doit préoccuper, non seulement tout catholique, mais quiconque s'intéresse au sort de la civilisation occidentale. Si tout affaiblissement des traditions catholiques défailt l'Europe, une prussification, une protestantisation de l'Allemagne du Sud pourraient lui être mortelle.

Etudiant dans le *Correspondant* les « Perspectives catholiques allemandes et lendemain de Concordat », le comte Robert d'Harcourt n'est guère optimiste. L'esprit qui domine en Allemagne est nettement anticatholique. Dans la mesure même où le nationalisme allemand se renforcera, le catholicisme allemand reculera. Voilà des années que nous répétons ici qu'il y a un nationalisme et un nationalisme et que si le nationalisme est une exagération du sentiment national — ce que l'on peut poser comme hypothèse, les définitions étant libres — dans certains pays cette exagération est essentiellement anticatholique alors que dans d'autres, au contraire, elle est, au fond, utile à l'Eglise en exaltant une race, une tradition imprégnée de catholicisme. Le fascisme italien ne pouvait pas ne pas favoriser le catholicisme. Un nationalisme français retrouverait et servirait les traditions catholiques de la France. Mais un nationalisme allemand ne peut pas, lui, ne pas être prussien, protestant et anticatholique tout comme un nationalisme anglais est protestant et anticatholique. Libre à vous d'appeler tout nationalisme une maladie. Mais n'oubliez pas qu'une même maladie provoque des réactions différentes dans des organismes différents et qu'une même fièvre, mortelle pour l'un peut, en fin de compte, être bienfaisante à tel autre.

Fascisme et hitlérisme ne sont donc pas comparables du point de vue européen. Autant le premier sert l'Europe, autant le second la dessert. Le comte d'Harcourt, peu suspect pourtant de tendances fascistes et qui se dirait plus volontiers catholique de gauche que catholique de droite, écrit :

*D'abord, la différence du climat psychologique. M. Gentizon a, dans un remarquable article du Temps où il étudiait parallèlement le fascisme italien et le fascisme allemand, opposé à « un esprit de méthode et de soumission unique au monde l'individualisme latin, dont aucune doctrine n'aura jamais raison qu'en apparence, tant il est inhérent au tempérament, au génie de la race ». Il a parlé aussi de cet « art admirable des nuances et du balancement » qui, dans la péninsule, permet la juxtaposition et l'entente d'éléments au premier regard difficilement conciliables. Moins de discipline, sans doute, qu'en terre germanique, mais rien non plus de l'uniformisation brutale et mécanique du Drill prussien. En Italie, l'obéissance conserve toujours « quelque chose de raisonné. Le caporalisme reste inconnu ». Une certaine souplesse, une bienfaisante liberté de jeu est laissée à un régime qui, transplanté dans la latitude germanique, devient « une machine monstrueuse ».*

Après le climat psychologique, le climat religieux. Nous l'avons déjà dit, toute comparaison entre l'Italie et l'Allemagne du point de

*vue des perspectives d'un Concordat souffre d'une tare essentielle : la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'une assimilation entre deux pays dont l'un a toujours connu l'unité de la foi, a été le berceau de l'Eglise, continue à en garder le Pontife, et chez lequel le catholicisme est le support même de la vie, et dont l'autre vit, depuis le divorce de Luther, sous le régime du déchirement intérieur, déchirement qui a, hélas ! traîné comme suite après lui le fait que « le Reich est aujourd'hui intellectuellement sous l'influence prépondérante du protestantisme » (Dr Heinrich Mataja, dans la Reichpost de Vienne).*

Et voilà pourquoi aucun catholique ne peut applaudir à l'hitlérisme. Celui-ci n'est ni dans la ligne Europe, ni dans la ligne Eglise.

Les jeunes intellectuels flamands catholiques du *Dinaso* ou du *pannéerlandisme* se trompent donc singulièrement en mettant la race au-dessus de tout. Une grande Néerlande — pure utopie d'ailleurs, heureusement ! — n'est concevable, tenant compte des génératrices historiques, que sous le signe du protestantisme. Dans une grande Néerlande la Flandre se diminuerait au lieu de se grandir. Nous sommes, au surplus, bien tranquilles quant à l'avenir d'un *pannéerlandisme* ! Jamais nos populations flamandes ne regarderont vers le Nord... Nous voudrions être aussi certains que les Wallons ne regarderont jamais vers le Sud...

\* \* \*

Après avoir cité d'impressionnants témoignages, le comte d'Harcourt écrit :

*Dévoiler le Christ de sa divinité ! Ne plus l'admettre, ne plus consentir à le saluer que comme incarnation du « nordisme », voilà le trait profond du racisme, courageusement stigmatisé par un luthérien. Les défenseurs de l'hitlérisme — il s'en trouve même en dehors des frontières du Reich, — lui font un titre et une couronne de la vigueur déployée contre la Gottlosenbewegung (mouvement des sans-Dieu) socialiste. Mais le racisme fait pire peut-être que chasser Dieu, il se le soumet. Dans un confondant vertige, une prodigieuse hybris d'orgueil, il renverse l'ordre de la hiérarchie et condescend à faire une modeste place à un Dieu émanation de lui-même.*

Socialisme allemand et communisme allemand étaient bien moins dangereux pour l'Europe et pour l'Eglise que l'hitlérisme ! Une bolchevisation de l'Allemagne sur le modèle russe n'était qu'un épouvantail : l'Allemand est occidental et le Russe est déjà oriental. Mais une Allemagne prussifiée, enflammée par un racisme païen, agressif et conquérant, ce n'est plus un mythe, c'est la réalité, la grande aventure et, très probablement, la guerre...

\* \* \*

*Ce n'est que trop profondément — écrit le comte d'Harcourt — que le poison de la déification de la nation fait son œuvre dans l'esprit de beaucoup d'Allemands et que lentement prend corps*

*l'idée d'une nouvelle religion, libérée de toute attache, non seulement au Christ, mais à un Dieu personnel, d'une religion allemande dont le seul autel est le cœur german. Dans un livre qui a pour titre l'Eglise nationale-allemande, et qui fait concurrence dans la faveur du public raciste au Mythe du XX<sup>e</sup> Siècle d'Alfred Rosenberg, M. Ernst Bergmann nous a lizé, avec la plus désirable netteté, les idées directrices de la foi nouvelle :*

« Notre peuple doit être libéré du christianisme. L'Eglise chrétienne est une institution contraire à l'éthique. La croyance en un Dieu personnel, qui est à sa base, a pris naissance il y a deux mille ans dans le bassin culturel méditerranéen au milieu d'une humanité fatiguée de vivre. Aux vivants d'aujourd'hui, dans leur grande majorité, elle reste complètement étrangère et indifférente. Toutes les grandes et hautes conquêtes de l'humanité moderne se sont passées de Dieu et de l'Eglise. Le protestantisme n'est pas fait pour les masses, nous le voyons aujourd'hui à l'agonie. Le catholicisme, quant à lui, forme grossière d'un sensualisme païen, faussé par l'obédience papiste, se dresse aujourd'hui comme le principal obstacle à une Eglise nationale allemande établie sur une fusion confessionnelle générale. Mais l'Eglise allemande aura son heure et saura enfin jeter bas la vénérable ruine que représente la croyance en Dieu, dans une vie future et dans la Rédemption. Le Christianisme est aujourd'hui synonyme d'anachronisme. »

La même aberration fondamentale de l'idée nationale érigée en Absolu métaphysique, nous la retrouverons à la base de la loi monstrueuse sur la stérilisation forcée. On sait ses grandes lignes, que nous n'aurons à rappeler qu'en quelques mots : la stérilisation appliquée en principe à tous les individus porteurs de germes morbides, capables de compromettre, par voie de transmission héréditaire, l'avenir de la race et relevant non seulement du groupe de la pathologie mentale et nerveuse (idiotie, schizophrénie, épilepsie, chorée, etc.), mais de la pathologie générale (malformations, surdité, cécité, etc.); la prévision formelle, inscrite dans la législation, de la contrainte matérielle et au besoin de l'emploi de la force publique en vue d'assurer la stérilisation des sujets morbides récalcitrants à l'application de la loi sur leur personne, et sourds à l'intérêt suprême de la Nation (1).

Il ne s'agit point ici d'une improvisation. La loi nouvelle, lentement mûrie dans ses dispositions, est l'expression d'une des pensées fondamentales, d'une des pensées chères au régime.

\* \* \*

Et dire qu'il s'est trouvé de bons esprits pour nous parler du catholicisme de Hitler et de von Papen et de leurs déclarations « consolantes ! »

Un journal de Suisse parfaitement informé des choses d'Allemagne, — nous citons encore le comte d'Harcourt — la Neue Zürcher Zeitung, n'hésitait pas à mettre tout récemment l'accent sur l'ironie de ce titre de Führer pour un homme auquel la direction glissait manifestement des mains.

Admettons qu'Adolf Hitler rassemble toute l'autorité que lui laisse encore au sein du pouvoir le jeu grandissant d'autres influences, il se heurtera, dans l'application respectueuse du Concordat, à de formidables obstacles. Les pages qui précèdent ont essayé d'en nommer quelques-uns.

D'abord, la haine anticatholique d'une notable fraction des protestants. De cette haine, nous avons donné en la personne d'un pasteur de Francfort un échantillon caractéristique. Nous avons vu avec quel frémissement de passion on dénonce d'avance et désigne au mépris de la nation la conclusion du « compromis » avec Rome.

(1) « Le corps est la propriété de la Nation » proclame formellement la Studienrätin, Dr Laupheim, au congrès raciste de Langheim à la fin de juillet.

Ensuite, et plus encore peut-être, le caractère de doctrine méta-physique que, sur les lèvres mêmes de ses interprètes les plus autorisés, prend le national-socialisme. Le racisme n'est pas une idée politique ; il est une conception de la vie et de l'univers, une Weltanschauung, qui n'entend rien laisser hors de ses prises, qui prétend imprégner et prendre l'homme tout entier. Aucun doute ne nous est laissé sur ce point. Nous avons entendu le Dr Kerrl, ministre de la Justice, donner à Hitler le titre caractéristique de Soldat der Weltanschauung. Le Dr Ley, chef du « Front du travail allemand » (deutsche Arbeitsfront), a été tout dernièrement, dans un discours prononcé en Thuringe, à Burg Lobeda, à la fin de juillet, plus explicite encore :

« Pour la première fois, dans l'histoire d'Allemagne, un mouvement politique s'investit de la mission de donner à un peuple tout entier une conception de l'univers, une formation doctrinale, mission réservée jusqu'alors exclusivement à l'Eglise. A partir de maintenant, une seule organisation aura le droit de donner au peuple cette formation doctrinale : le parti National-Socialiste. La victoire raciste n'est point autre chose que la victoire de la raison sur l'insanité. Répétons-le, c'est la doctrine, la conception de la vie nationale-socialiste, qui est la base de notre travail. En un tourne-main, nous dominerons la misère des corps, quand nous nous serons assuré la domination des âmes. »

Ces lignes sont de la plus absolue clarté. La « mission jusqu'ici réservée à l'Eglise », c'est à lui que le racisme prétend la tirer. Le conflit doit logiquement sortir d'une position ainsi circonscrite. Deux conceptions de la vie s'affrontent. Dans une brochure soi-disant rédigée par des « théologiens catholiques » et intitulée le Catholicisme allemand dans le Reich qui s'en va et dans le Reich qui vient (der deutsche Katholizismus im untergehenden und im kommenden Reich), le comte Reventlow a écrit : « Le parti National-Socialiste est dans son essence un parti de doctrine. Il représente une conception allemande de l'univers (eine deutsche Weltanschauung). Cette nature le destine à être logiquement le grand antagoniste du Centre, c'est-à-dire du parti qui a mis à la base de son action une conception opposée de l'univers. Le parti catholique, poste avancé de la politique du Vatican sur le sol allemand, ne peut, en définitive, se proposer une formation de l'âme, du peuple et de l'Etat, qui réponde à la nature de l'Allemand. Nécessairement, il juge tout sub specie romantatis et représente dans la conjecture ethnique intime du peuple allemand un corps étranger, que, comme tel, nous avons le devoir de combattre. »

\* \* \*

Et voici la conclusion du comte d'Harcourt :

Les catholiques allemands vont retrouver, accentuée, cette atmosphère de dédain et de mise à l'écart, déjà connue sous l'ère wilhelmienne, cette ombre du « ghetto » dont a parlé l'écrivain rhénan Peter Wust, et dont, dans les années qui suivirent la guerre, ils s'étaient libérés avec tant d'éclat. Ils vont perdre, ils ont déjà perdu une grande partie de leurs effectifs. Tous les éléments qui n'appartenaient au catholicisme que par l'extérieur, par l'écorce, point par la vie intérieure, vont se détacher de lui. Tous ceux qui ne le suivaient que comme force vont l'abandonner dans la faiblesse. Un immense glissement — le glissement de la lâcheté humaine — se dessine vers le pouvoir.

Dans le même numéro du Correspondant nous avons trouvé des Notes de voyage anonymes en U. R. S. S., dans cette Russie soviétique, « expérience intéressante » comme disent certains de nos snobs, « effort gigantesque », « saut dans l'avenir, anticipation », et qui d'ailleurs « évolue et s'assagit », etc., etc.

Education en commun ; enseignement exclusivement scientifique, « pas d'humanistes, tout pour l'utilité. »

En principe, l'enfant a le libre choix de sa carrière, mais le médecin a le pouvoir d'intervenir pour le guider et, au besoin, lui faire prendre une décision.

Dans toute la vie sociale de la Russie actuelle, le médecin apparaît avec un rôle prépondérant. Il a remplacé le pope. Ses attributions sont officielles, et il les exerce avec toute l'autorité d'un fonctionnaire.

Hôpitaux avec, contiguë à la salle d'accouchement, la salle d'avortement. Et le malthusianisme enseigné officiellement.

L'union libre est, aussi légalement reconnue que le mariage et l'avortement admis par la loi. D'ailleurs, les livres, la presse, le théâtre, le film tendent à réduire la différenciation des sexes à une simple question d'utilité. L'homme et la femme sont, dans la vie sociale et politique, exactement sur le même plan. L'homme-machine n'a pas plus droit à une vie sentimentale qu'à une vie spirituelle. Toute coquetterie est considérée comme dégradante, indigne des pionniers du socialisme, tournée en ridicule, laissée aux dégénérés et jouisseurs des pays capitalistes.

On ne voit pas très bien l'avantage du mariage soviétique sur l'union libre.

Divorce à volonté d'ailleurs. « Il suffit de se présenter dans un bureau de mariages et divorces et déclarer son intention de divorcer. La décision d'un conjoint est suffisante. »

\* \* \*

Comment ce régime de contrainte et de privation tient-il? Voici la réponse de l'auteur de ces Notes de voyage :

D'abord, il est évident que tout ce peuple n'a aucune communication avec le monde extérieur. Il ne sait que ce que ses dirigeants veulent bien lui apprendre. Pas un journal, pas un livre, pas un film, pas une lettre, qui ne soit censuré, ne pénètre dans le pays. La presse locale ne mentionne, parmi les événements survenus à l'étranger, que ceux qui peuvent servir la propagande communiste. Les visiteurs étrangers sont rares et étroitement surveillés. Donc, il est impossible, pour un Russe, d'établir une comparaison sincère entre ce qu'il voit et ce qui existe ailleurs; et ce qui se passe chez lui, et ce qui se fait au dehors. Cette comparaison lui est toujours présentée complètement déformée. C'est ce qui explique qu'en toute bonne foi, les Russes soient en admiration devant des réalisations que l'on considère comme normales ailleurs, et alors que les leurs sont, en réalité, souvent inférieures aux autres.

Il est, d'ailleurs, remarquable que tout ce qui a été fait en U. R. S. S., dans l'ordre des grands travaux industriels, résulte de la conception et de l'exécution de techniciens étrangers. Tout l'équipement en machinerie provient de l'étranger. Il semble, d'autre part, que l'utilisation de cet outillage perfectionné, de provenance étrangère, par la main-d'œuvre locale, laisse beaucoup à désirer.

Mais l'ouvrier soviétique est ébloui par le rendement de la machine; et comme cette machine lui est mise en main par l'Etat soviétique, il a naturellement tendance à considérer cet Etat comme une sorte de providence qui dispose des forces de la nature. Sa naïveté est incroyable. De là à considérer qu'avant l'avènement du communisme, le monde vivait dans les ténèbres et que ces ténèbres obscurcissent encore les autres pays, il n'y a qu'un pas. C'est de cette naïveté que les dirigeants bolcheviques ont su tirer parti. En faisant, de plus, appel au mysticisme slave, ils montrent le peuple russe appelé à évangéliser le monde.

Enfin, le nivellement social étant, en principe, réalisé, la nation entière n'étant plus composée que de travailleurs, tous égaux, tous, voyant les terres, les palais, les usines, l'armée, les gouvernants mêmes, peuvent se dire : « Toutes ces richesses, toute cette puissance sont à nous? » sans se douter combien peu ils en disposent. Ce qui

les guide et les soutient, comme ils le disent tous, c'est « l'Idée ».

Les dirigeants eux-mêmes sont guidés par une mystique, mais qui va singulièrement servir leurs intérêts. Comme l'élite de la jeune génération, la Russie doit prouver par elle-même ce que peut faire le communisme, et les autres peuples viendraient d'eux-mêmes à sa suite. Cette doctrine facilite les relations diplomatiques par une abstention apparente de propagande qui permettra d'attirer les capitaux, tandis qu'elle galvanise les énergies internes en montrant le monde capitaliste dressé contre les Soviets.

La Revue du Siècle a publié un numéro spécial en hommage à François Mauriac. Trente-cinq écrivains y célèbrent le jeune académicien. Mauriac paraît être en plein épanouissement de son talent. Ses derniers écrits révèlent une profondeur de pensée peu commune servie par une beauté dans la forme qui fait de Mauriac un des tout premiers écrivains de son temps. Ses articles de l'*Echo de Paris* ont un accent chrétien où le pathétique le dispute à la grandeur. Mauriac a beaucoup souffert ces dernières années. Sa vision du monde, sa foi et son amour du Christ en ont été profondément influencés. Il semble n'avoir plus que la préoccupation d'utiliser un art admirable à faire mieux connaître et davantage aimer le Fils de Dieu mort pour nous sur la Croix.

Mauriac descend de Pascal. — écrit son ami Henri Ghéon — de Baudelaire, de Barrès. Or il se trouve que jamais je n'ai accordé à ces maîtres dans ce que leur génie a de spécifique, d'originel, qu'un acquiescement restrictif et doublé d'un secret refus. La raison en est simple. Ils me semblent atteints d'un mal complètement étranger à ma nature : le mal d'inquiétude qui ronge la chair et l'esprit. Tant pis pour ma nature : elle y sait compatir, elle ne peut y adhérer. Elle ne s'épanouit que dans la certitude, la santé, l'équilibre; elle postule l'incrédulité totale ou la foi. Le glissement d'un plan à l'autre s'est opéré en elle sans effort, presque, sans débat. Chez Mauriac, le débat est constant et l'effort ininterrompu, comme chez ses maîtres. Il me paraît, en ce sens, plus chrétien que moi.

Entendons-nous! On est chrétien dans la mesure où on aime le Christ et son Père et non pas dans la mesure où on est inquiet! La vie du chrétien est une lutte, sans doute, et donc, en un certain sens, une inquiétude, mais une lutte contre ses mauvais penchants et non pas, nécessairement, une lutte contre des tentations d'incroyance. Ghéon définit très bien Mauriac, mais sa dernière phrase est de trop. Mauriac est un chrétien inquiet. Il n'est pas plus chrétien parce qu'il est inquiet.

\* \* \*

Du témoignage de Georges Duhamel, nous détachons ces lignes :

La religion catholique m'a quitté depuis près de trente-cinq ans. Passé l'âge où l'orgueil nous console en nous égarant, j'ai regretté bien souvent, et disons presque chaque jour, cette foi qui suffit à tout puisqu'elle offre une métaphysique, une morale, un système du monde et même une politique. Regrets sincères. Vains regrets. Le pari de Pascal est trop purement pragmatique pour me réchauffer le cœur.

On souligne avec joie cette confession. Heureux les esprits qui éprouvent encore le regret du Christ perdu! Vains regrets! ajoute Duhamel. Que non! Le besoin de Dieu, dans une âme de bonne volonté, finit toujours par être satisfait et par être comblé... Deus cujus misericordiae non est numerus et bonitatis thesaurus est infinitus...

Je rencontre parfois des chrétiens de qualité — ajoute Duhamel.

*Je ne les trouve pas modestes. La certitude a, chez eux, le regard de l'impudence. Ils parlent de la vie éternelle comme d'un domaine colonial. Ils blessent en moi, agnostique désespéré, ils blessent et offensent l'idée de Dieu.*

*Nous autres, qui devons, chaque jour, chercher notre orient, faire le point, restaurer toutes nos valeurs, inventer, pour chaque problème, non pas seulement une solution mais encore toute une méthode, nous qui souffrons sans grand espoir et même sans aucun espoir, nous serions parfois tentés de regarder avec envie nos anciens frères chrétiens assis dans leur certitude.*

*C'est à de tels moments que Mauriac intervient, car chaque esprit n'a que son heure. Il ferme un œil à demi, un léger sourire de biais éclaire à peine son visage que Greco peindra plus tard, pendant le loisir éternel, il se penche à notre oreille, nous raconte une de ses histoires et dit pour terminer :*

*« Vous voyez bien maintenant que moi, qui ai la foi, je suis aussi malheureux, aussi misérable, aussi désespéré que vous. »*

*Et c'est peut-être ainsi que sait parler la charité véritable.*

Il est absolument impossible que Mauriac dise, lui qui croit, et dont la foi rayonne actuellement avec un tel éclat, qu'il est aussi malheureux, aussi misérable, aussi désespéré qu'un pauvre incroyant. Car, chrétien, Mauriac possède la lumière qui éclaire tout, qui transforme tout, qui apaise tout : l'Espérance. Le terrible de l'incroyant, c'est d'être un homme sans espérance. Le chrétien se sait faible, misérable, fort coupable souvent et très malheureux parfois, mais il sait aussi, qu'avec l'aide de la grâce, une heure viendra qui tout compensera. Le chrétien attend ! Que cette certitude, que ce grand espoir engendrent parfois une fierté un peu maladroite, une assurance quelque peu hautaine, loin de blesser l'idée de Dieu chère à Duhamel, cela ne devrait-il pas porter plutôt à réfléchir sur la source de cette « impudence » ? Et puis, si Duhamel a rencontré des chrétiens véritables, de pauvres humains conscients de leurs faiblesses et de leurs fautes mais débordants de reconnaissance pour le Don de Dieu ; s'il a jamais parlé à une âme pleine de l'amour divin et préoccupé avant tout de rendre amour pour amour ; s'il a jamais eu les confidences d'un esprit fier d'être fils adoptif du Père et frère de Jésus mais aussi honteux de n'avoir donné à ce Père et à ce Frère que le peu qu'il leur a donné, comment ne s'est-il pas aperçu que cette humilité chrétienne tranche tellement sur l'orgueil de presque tous ceux qui ne croient pas ou plus ?

Agnostique désespéré ! Non, la « charité véritable » ne dit pas ce que vous croyez entendre Mauriac vous dire. La charité véritable a, de votre agnosticisme, une immense pitié. Et quels que soient les inquiétudes, les tourments, les souffrances, les épreuves d'un chrétien pour qui la charité n'est pas un vain mot, il n'oublie pas qu'entre vous et lui il y a la certitude d'être aimé par Celui dont les dons sont sans repentance et qui prépare, à ceux qui l'aiment, un infini de bonheur et de joie. Ce chrétien vous dira qu'il souffre aussi, et atrocement parfois, mais il aura la charité d'ajouter que loin d'être aussi malheureux, aussi misérable et aussi désespéré que vous, il ne saurait assez remercier Dieu de lui avoir donné la seule consolation vraie, l'Espérance. Et il vous dira qu'il prie ce Dieu de bonté de vous aider à la retrouver...

\* \* \*

Citons cette dernière page du témoignage de Drieu la Rochelle, qui, lui aussi, a perdu la foi, sur la signification sociale de l'œuvre de Mauriac.

*Mais il semble bien aujourd'hui, à lire Mauriac, qu'après les fléchissements du XV<sup>e</sup> siècle (Imitation de Jésus-Christ), du XVII<sup>e</sup>*

*(Port-Royal), de la fin du XIX<sup>e</sup> (Symbolisme) il faut en inscrire un autre. Par la voix de Mauriac, toute une bourgeoisie qui se voit lèpreuse, donne au mot péché un sens hideux comme fit la bourgeoisie romaine de l'extrême décadence par l'organe de Saint-Augustin.*

*Mauriac a jeté un regard déchirant sur l'état de santé de notre bourgeoisie provinciale. Cette bourgeoisie se porte mal. Sa mauvaise santé lui rend le désir aigre et nauséux. Et elle exprime cette conjoncture jâcheuse par une religion de la peur triste — ou une anti-religion de fausse jactance.*

*Voilà le fait — le fait que Mauriac nous montre avec cette acuité clinique qui était déjà celle des prêtres-médecins dans l'antiquité grecque.*

*Aux observateurs sociaux d'en tirer les conclusions.*

*Remarquez que Mauriac ne les tire pas lui-même. Somme toute, il laisse la porte ouverte aux interprétations les plus diverses. Voilà le véritable artiste qui prépare la matière aux politiques, mais qui leur laisse l'élaboration dernière.*

*Il n'y a pas, à ma connaissance, de textes de Mauriac qui proposent une médication systématique et conséquente à la vaste sénilité qu'il nous dépeint.*

*Et peut-être — en chrétien de décadence — croit-il que l'homme est toujours ainsi malade, que sa maladie est de vivre. Mais il ne le dira pas. Car l'Eglise dont il s'inspire, ose rarement fermer tout à fait la porte aux espoirs terrestres de réformation ou de restauration, sinon de révolution. Elle l'ouvre même assez grande, cette porte, quand des coups de pied y sont donnés, par un Bonaparte ou un Mussolini.*

*A la jeunesse politique d'inspirer sa méditation et sa violence de ce sombre tableau d'une bourgeoisie sournoise, rancie dans des désirs qui ne sont si bien rejoués que parce qu'ils sont faibles, avaricieuse, trembleuse, incapable visiblement de tout élan et de toute création. Le tableau que trace Mauriac est atroce et devrait susciter des épouvantes et des colères immenses. Lui-même parfois semble sur le point d'éclater. Il suffirait de retirer quelques pages du Nœud de Vipères pour faire de ce réquisitoire total une arme nue et libre qui pourrait être aussi bien ramassée par un communiste que par un... national-socialiste, l'un ennemi ouvert, l'autre ennemi secret de la propriété.*

Drieu la Rochelle a le tort de généraliser. L'œuvre de Mauriac n'a pas cette portée générale. Son démon littéraire, son génie artistique, son inspiration — appelez-le comme vous voulez — le portait vers le morbide. La littérature se nourrit de vices plus que de vertus. Aux cas analysés et décrits par Mauriac on pourrait opposer des exemples innombrables d'héroïsme et de sainteté. Les conclusions de Drieu la Rochelle portent donc à faux. Mais ses considérations sont intéressantes en elles-mêmes. La bourgeoisie a diminué la doctrine évangélique, et voilà son grand crime. Bien des bourgeois l'ont rejeté, et, dès que s'affaiblissent et s'estompent des traditions chrétiennes qui continuent de soutenir par le dehors ce qui n'est plus nourri par le dedans, cette apostasie produit ses fruits naturels : le déchainement de toutes les passions, la misère humaine dans toute son horreur. De ses horreurs, Mauriac en a dépeint quelques-unes.

Et chez trop de bourgeois qui n'ont pas rejeté tout à fait le message évangélique, les sublimes leçons du Christ sont déformées, rapetissées, privées de flamme et d'élan. La foi subsiste, mais mise en veilleuse et la charité a été rendue commode et confortable.

Sommes-nous des chrétiens de décadence ? La question est mal posée. Le vrai problème, le voici : l'Europe continuera-t-elle à se déchristianiser ? Voilà des siècles qu'elle descend la pente. Y aura-t-il jamais une remontée ? Le certain, c'est que le sort de l'Europe est lié à celui du catholicisme...

# La musique en Belgique

Les premières manifestations de la vie musicale se produisent, sur le sol belge, à l'occasion du culte, dans les abbayes et les *Scholae cantorum* des cathédrales. Le diocèse de Liège en est le principal théâtre, et les témoins les plus anciens de cet art liturgique sont les beaux offices monodiques de l'évêque Étienne (vers 850-920), publiés en 1923 par M. Auda.

De l'œuvre musicale des trouvères brabançons il n'est rien resté, non plus que du répertoire des jongleurs et des ménestrels communaux, lequel était, au demeurant, dans la seule dépendance de la tradition orale.

La polyphonie ou l'art de composer à deux ou plusieurs voix, dont l'origine remonte approximativement au IX<sup>e</sup> siècle, n'a guère laissé, en Belgique, de souvenirs antérieurs au XV<sup>e</sup>. Il y a toutefois des présomptions sérieuses pour qu'elle ait été cultivée dans certains milieux ecclésiastiques, principalement à Liège, dès le XIII<sup>e</sup> siècle et peut-être même plus tôt. Comment, en effet, s'expliquer sans cela que la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le premier tiers du XV<sup>e</sup> voient se produire, en Italie, une véritable invasion de musiciens liégeois, les Ciconia, les Hugo et Arnold de Lantins, les Brassart, les Sarto, les Jean de Limbourg, grâce auxquels le répertoire de la chapelle pontificale et des chapelles princières s'enrichit d'une quantité de pièces religieuses ou profanes d'un style tout nouveau? Mais à côté des Liégeois, il y a les Hennuyers de l'école de Cambrai, qui vont bientôt les éclipser et se faire, après eux, les champions les plus éclairés de la musique européenne : c'est Guillaume Dufay (vers 1400-1474), c'est Gilles Binchois († 1460), lumières éclatantes, dont les messes, les motets et les chansons profanes — transition subtile entre le Gothique et la Renaissance — vont servir de modèles à tous leurs contemporains. De tels maîtres font tache d'huile, et il ne faut point s'étonner si, au cours des générations suivantes, Flamands et Wallons rivalisent de zèle dans l'art d'échafauder des constructions musicales à la fois savantes et inspirées, qui font l'émerveillement de l'Europe entière. De 1400 à 1600, les musiciens belges tiennent, de fait, le haut du pavé dans tout l'Occident, et les archives, patiemment explorées, révèlent encore, chaque jour, des noms inconnus de *Belgae* ou de *Fiamminghi* que l'Italie, l'Allemagne, d'autres pays encore, sont allés quérir au fin fond des Pays-Bas pour l'illustration de leurs chapelles ecclésiastiques ou seigneuriales. Tenons-nous-en, dans ce trop bref essai, aux chefs de file : après Dufay et Binchois, c'est Ockeghem († 1495), maître de chapelle des rois de France, initiateur génial de la génération de 1475-1525, que domine, de toute sa hauteur, Josquin des Prés († 1521), l'une des plus prodigieuses gloires musicales de tous les temps; c'est ensuite Adrien Willaert († 1562), maître de chapelle de Saint-Marc, incomparable pédagogue, dont les élèves vénitiens ne se lassent pas de vanter le souffle animateur; c'est enfin Philippe de Monte (1521-1603) et Roland de Lassus (1532-1594), respectivement maîtres de chapelle de l'empereur d'Allemagne et du duc de Bavière, l'un Flamand, l'autre Wallon, émules, à tous égards, de leur illustre contemporain italien Palestrina († 1594). De Dufay à Monte et Lassus, c'est un déroulement majestueux d'ondes

sonores génialement ordonnées, qui subissent, dans leur forme comme dans leur esprit, le contre-coup des événements psychologiques et sociaux de ces deux siècles de splendeur. Messes, motets, chansons françaises, madrigaux italiens profanes et spirituels, tels sont les genres principaux cultivés par ces générations d'artistes, sous l'empire d'influences constamment changeantes, qui partent du raffinement luxueux de la Cour bourguignonne, encore tout imprégné de gothicisme, pour aboutir, cent cinquante ans plus tard, aux réactions novatrices de la Contre-Réforme.

Il est surprenant qu'après avoir dirigé le mouvement musical européen pendant près de deux cents ans, la Belgique subisse, dans ce domaine, un déclin sans exemple, à l'instant précis où sa gloire s'avère de la façon la plus éclatante dans celui des arts plastiques, avec les Rubens, les Van Dyck, les Jordaens. Il semble que, le XVI<sup>e</sup> siècle fini et la polyphonie arrivée à son apogée, elle succombe soudain à un épuisement semblable à celui des arbres qui ont porté trop de fruits. Le fait est que tandis que l'Italie, l'Allemagne, la France et l'Angleterre connaissent — les deux premières surtout — une efflorescence sans seconde sur le terrain de la monodie accompagnée et des genres qui en dépendent, — opéra, oratorio, cantate, sonate, etc., — les provinces belges ne participent pour ainsi dire point, durant le XVII<sup>e</sup> siècle, à la formation et au développement de ce style nouveau qui est, théoriquement, l'inverse de la polyphonie. Ce langage individuel, succédant à l'idiome collectif que constitue le contrepoint du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle, ne trouve, en fait, qu'un seul représentant marquant en Belgique : le Liégeois Henri Du Mont (1610-1684), qui, appelé à la Cour de Louis XIV, y réalise, plus spécialement dans le domaine de la musique religieuse, des œuvres en parfait accord avec la manière noble et symétriquement équilibrée du grand siècle.

\* \* \*

Le XVIII<sup>e</sup> siècle ramène un peu de vie dans ce désert. La Belgique subit, durant son premier tiers, la double influence de la France et de l'Italie : Lully, d'une part, Corelli, de l'autre, sont les principaux modèles dont on s'inspire, selon que l'on compose de la musique vocale ou de l'instrumentale. C'est le temps des petits maîtres, comme ce Louis-Thomas Bourgeois (1676-1750), de Fontaine-l'Évêque, dont des œuvres dramatiques d'obédience strictement lullyste trouvent un débouché sur la scène de l'Académie royale de Musique; ou cet exquis musicien gantois, Jean-Baptiste Lœillet (1680-1730), qui fit carrière à Londres, et dont la musique de chambre dégage un délicieux parfum d'aristocratie; ou ce P.-H. Bréhy († vers 1737), maître de chapelle de Sainte-Gudule, à Bruxelles, dont les messes, les motets et les sonates témoignent d'une richesse d'invention peu commune; ou, enfin, ce Joseph-Hector Fiocco († 1749 ou 1750), auteur de spirituelles pièces de clavecin du type franco-italien.

À partir des années 1740-1750, l'influence française cède insensiblement le pas à l'italienne, représentée, dans cette période, par l'opéra napolitain, avec ces symphonies introductives, modèles

de vivacité et de grâce mélodique. Pergolèse est le grand homme à la suite duquel on se met; et, bien qu'avec un certain retard, la musique belge se rafraîchit et s'embellit à ce contact vivifiant. Dix à vingt ans plus tard, on voit se manifester, en outre, l'action de ces charmants symphonistes de Mannheim, précurseurs pleins d'allant de Haydn et de Mozart.

Si l'on excepte des individualités comme le Bruxellois Pierre van Maldere (1724-1768), auteur de symphonies et de musique de chambre d'excellente qualité, Charles-Joseph Van Helmont (1715-1790), maître de chapelle de Sainte-Gudule, producteur fécond d'œuvres religieuses, etc., c'est de nouveau à Liège que se centra-



ANDRÉ-ERNEST GRÉTRY.

lise le mouvement, avec Jean-Noël Hamal (1709-1778), dont les opéras wallons (*Le Voyage de Chaudfontaine*, *Li Lidjwès egudji*, etc.), les motets et les pièces instrumentales représentent un effort vraiment original. H.-F. Delange (1717-1781), musicien plein de grâce et de délicatesse, et surtout l'admirable Grétry (1741-1813). Mais Grétry a principalement vécu en France où son rôle a été considérable dans le domaine de l'opéra-comique. C'est lui, en effet, qui a porté à son ultime degré de perfection ce genre dont les Duni, les Monsigny, les Dauvergne, les Philidor avaient été les initiateurs. S'il est un génie débordant d'invention mélodique et de pénétration psychologique, c'est bien l'auteur de *Richard Cœur de Lion* et de ces merveilles de grâce, d'esprit et de fine sensibilité que sont *Zémire et Azor*, *le Tableau parlant*, *Lucile*, *l'Amant jaloux*, etc. Mais il ne faut pas lui demander de dépasser ce que l'on appelle le « demi-caractère ». Il ne possède point, de fait, le souffle tragique, et le drame n'est à sa portée qu'à la condition d'être intime et de se borner à l'expression de sentiments vrais, mais exempts d'héroïsme. Dans ce domaine qu'il serait injuste de qualifier de restreint — l'œuvre du maître témoigne, en effet, de l'extrême multiplicité de ses aspects — Grétry est roi, et ce n'est pas pour rien que ses opéras-comiques ont connu, de son vivant, le succès, non seulement dans l'Europe entière, mais encore sur le nouveau continent.

Parmi les musiciens belges du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Hennuyer F.-J. Gossec (1734-1829) occupe une place à part, en raison de son

extrême longévité, qui l'a rendu témoin de toutes les transformations de la musique depuis les dernières années de Rameau jusqu'à la mort de Beethoven. Fixé à Paris dès son adolescence, il s'y adapte sans peine à tous les régimes politiques, devient l'un des bardes officiels de la Révolution, après avoir charmé les salons de l'aristocratie, et s'éteint, chargé d'honneurs, à la veille de 1830. Comme musicien, c'est un éclectique dans toute la force du terme : ses symphonies de jeunesse sont probablement ce qu'il a écrit de meilleur; son théâtre (dramas lyriques et opéras-comiques) souffre d'un mélange trop disparate de styles; quant à sa musique révolutionnaire, conçue en un temps où son talent commençait à se cristalliser dans des formules, elle tend vers un académisme correct, mais un peu vide et sans chaleur.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fini, la Belgique tombe de nouveau dans un état de léthargie au point de vue de la création musicale. Elle apparaît un peu, sous la Révolution, l'Empire et le régime hollandais, comme une province lointaine, meurtrie et désespérée sous l'avalanche des événements formidables dont elle a été le témoin et, en partie, la victime. Pourtant, c'est l'époque de Beethoven (1770-1827), de Weber (1786-1826) et de Schubert, (1797-1828), l'époque où une sève nouvelle pénètre la musique, renouvelant d'outre en outre ses aspects et la rendant capable d'exprimer ce qui eût semblé pure folie au siècle précédent. Le romantisme musical est né, bouleversant tout sur son passage, en un tourbillon irrésistible dans lequel seront bientôt emportés, aux environs de 1830, les Berlioz, les Liszt, les Schumann, les Chopin, les Wagner, et avec eux, tous les esprits clairvoyants que n'effraie point une révolution esthétique.

Pendant ce temps, la Belgique reste confinée dans son coin, absorbant par petites doses, dans des concerts aux programmes curieusement éclectiques, les élucubrations des novateurs étrangers. Avant la Révolution de 1830, l'enseignement musical y avait été pour ainsi dire exclusivement aux mains des maîtrises et, dans une beaucoup plus faible mesure, des *collegia musica* ou cercles d'amateurs qui existaient dans certaines villes. A partir de 1830 cela change du tout au tout, et des conservatoires se fondent, en partie sur la base d'institutions datant de l'Empire ou du régime hollandais : établissements organisés et entretenus par l'Etat, dans lesquels la musique s'enseigne suivant un programme officiel établi par des compétences reconnues.

Il n'est pas douteux que les quatre Conservatoires belges actuellement existants, ceux de Bruxelles, de Liège, de Gand et d'Anvers, aient contribué pour une part décisive, non seulement à la perfection de l'apprentissage technique, mais encore à la formation d'une élite d'auditeurs, grâce à laquelle la Belgique est devenue l'un des pays du monde où l'on apprécie la musique avec la plus grande ouverture d'esprit. L'appel de François-Joseph Fétis (1784-1871) à la direction du Conservatoire de Bruxelles, en 1832, a été, de la part du Gouvernement belge, un acte de haute clairvoyance. Quelles que soient les réserves que l'on puisse faire sur le caractère de l'homme, les défaillances du savant et les tendances rétrogrades du critique, Fétis n'en reste pas moins la plus grande lumière de la musicologie européenne pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Travailleur infatigable, intelligence encyclopédique, esprit vigoureux, capable des plus pénétrantes synthèses, il a laissé de nombreux travaux (*Biographie universelle des musiciens*; *Histoire générale de la musique*, etc.), dont on peut dire avec certitude qu'ils ont été, en dépit de leurs imperfections, l'une des assises primordiales de la musicologie moderne.

Avec un tel homme à la tête de la vie musicale belge on pouvait

s'attendre à d'heureux résultats : ceux-ci ne tardèrent pas à se produire; et lorsque François-Auguste Gevaert (1828-1908) prit, en 1871, la direction du Conservatoire de Bruxelles, il trouva le terrain tout préparé pour achever l'œuvre de déprovincialisation musicale du pays et ouvrir à ses concitoyens l'accès des plus nobles jouissances esthétiques. On sait ce qu'a été, à cet égard, l'action de l'auteur de *l'Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* à en imposant les chefs-d'œuvre de Bach, Haendel et Gluck : l'admiration de l'élite, il a définitivement amené celle-ci à renoncer à ce goût instable qui lui faisait admettre, dans un seul et même programme de concert, la présence d'œuvres qui criaient de s'y trouver assemblées. A Anvers, Peter Benoit, créateur, en 1867, de cette *Vlaamsche Muziekschool* qui devait devenir, dans la suite, le Conservatoire flamand, travaille dans le même sens, encore que sur une base quelque peu différente.

Mais ce ne sont pas seulement les conservatoires et leurs sœurs plus modestes, les écoles de musique locales, devenues de plus en plus nombreuses depuis le début de ce siècle, qui contribuent à élever le niveau musical du pays. Il existe, à côté d'eux, tout un réseau d'institutions qui ont pour but de tenir le public au courant du mouvement. Des théâtres d'abord, parmi lesquels le théâtre de la Monnaie (Bruxelles) et le *Lyrisch Tooneel* (Anvers), se signalent, le premier, de longue date déjà, par leur zèle à représenter, dans le domaine de l'opéra, des œuvres inédites d'un mérite exceptionnel ou d'une esthétique particulièrement neuve et hardie. Ensuite des institutions de concerts, les unes spécialement attachées aux conservatoires, les autres indépendantes et d'un caractère moins officiel : à Bruxelles, la vieille « Société des Concerts Populaires », fondée par Adolphe Samuel et actuellement fusionnée avec les Concerts Philharmoniques, de création récente; les Concerts Ysaye; les Concerts Defauw; les Concerts Spirituels; à Anvers, la Société des Nouveaux Concerts, dirigée par M. Louis De Vocht, etc. Il faut ajouter à cela les concerts à tendances d'avant-garde : Concerts des XX et de la Libre Esthétique, qui fonctionnèrent de 1884 à 1914, à l'initiative du clairvoyant mécène Octave Maus (1856-1919) et dont la tradition a été reprise, après la guerre de 1914-1918, par les Concerts *Pro Arte*, si intelligemment orientés par M. Paul Collaer. Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (1929), à l'érection duquel un puissant contribué cet autre mécène, M. Henry Le Boeuf, apparaît aujourd'hui, avec ses magnifiques salles de concerts, comme le symbole vivant du renouveau musical dont la Belgique a été le théâtre aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

\* \* \*

Si, quittant le point de vue externe pour s'engager dans la question de fond, l'on se demande quelles ont été, dans ce pays, les réactions des divers courants européens du siècle passé sur la création musicale, on constatera que la situation est, en bloc, la suivante : pendant les trente à quarante premières années qui ont suivi 1830, obéissance à une esthétique indécise, qui flotte entre une conception classico-romantique assez floue et un goût marqué pour le faux-brillant du théâtre d'Auber, de Donizetti et de Meyerbeer; à partir de 1870 environ, perception de plus en plus nette du manque de solidité et de raffinement d'une pareille esthétique, et recherches nouvelles dans deux sens en apparence assez différents : celui du nationalisme flamand, avec Peter Benoit; celui d'un rattachement à la grande tradition romantique européenne du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et à ses prolongements, le wagnérisme et le frankisme. En apparence, disons-nous, et cette restriction se justifie par le fait que, tout en plaidant chaleureusement la cause de l'inspiration folklorique, Peter Benoit ne s'en raccroche pas moins avec passion à ce même romantisme plein de sève et de jeunesse sur lequel on s'appuie dans l'autre camp.

L'étude détaillée de l'histoire musicale belge de 1830 à 1870 n'a pas encore été entreprise jusqu'ici. C'est, à vrai dire, une période ingrate, dont la production a subi, en grande partie, les tares de l'époque et souffert de cette indécision de style à laquelle il est fait allusion plus haut. Peut-être Fétis est-il à cet égard le moins décevant de tous les musiciens de ce temps : les petits opéras-comiques qu'il a écrits dans sa jeunesse (*La Vieille*, etc.) ont, en effet, des qualités de grâce et de finesse qui les apparentent aux œuvres similaires de Boieldieu et d'Hérold, et les symphonies très vivantes qu'il a composées plus tard sont d'une pâte mendelssohnienne dont le bon goût ne peut que se réjouir. Parmi les musiciens totalement influencés par l'esthétique de la scène française, l'Anversois Albert Grisar (1808-1869) a des dons d'invention mélodique qui se trahissent dans une série de fort jolis opéras-comiques, dont d'aucuns n'ont pas encore disparu du répertoire actuel



FRANÇOIS-AUGUSTE GEVAERT.

(*Bonsoir, Monsieur Pantalon; Gilles ravisseur*, etc.). Par contre, le théâtre musical de Gevaert pêche par une obéissance trop servile à des formules à la mode, non exemptes de trivialité. Il ne servirait de rien d'insister ici sur Fr. Van Campenhout (1779-1848), auteur de la *Brabançonne*, Charles-Louis Hanssens (1802-1872), Snel, Stadtfeldt, de Peellaert (1793-1876), Limnander et combien d'autres musiciens de cette époque, vu que leurs œuvres, tombées dans l'oubli, n'en ont point encore été retirées jusqu'ici. Des travaux à venir nous éclaireront peut-être un jour sur ce qu'il convient de retenir de cette production féconde, dont la plus grande partie repose actuellement en manuscrit à la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles.

Si l'on tente de découvrir quelles ont été les plus grandes figures de la musique belge au XIX<sup>e</sup> siècle, l'attention s'arrête inmanquablement sur trois personnalités dont on peut dire qu'elles survivent avec éclat, non seulement dans le plan relatif de la nation, mais encore, bien qu'à des degrés divers, dans l'économie esthétique de l'Europe : César Franck, Guillaume Leken et Peter Benoit. On a parlé de musicien wallon et d'école wallonne à propos de César Franck (1822-1890), parce que le hasard des circonstances a fait naître l'auteur des *Béatitudes* à Liège, où il a, par ailleurs, reçu sa première éducation musicale. En réalité, Franck est le

descendant d'une famille établie de père en fils à Gemmenich, ce coin extrêmement oriental de la Belgique où l'on parle l'allemand. Comme, d'autre part, sa mère était une Allemande d'Aix-la-Chapelle, il est donc, en fait, beaucoup plus Germain qu'on ne le pense d'ordinaire. Au demeurant, cette question d'hérédité racique a d'autant moins d'importance que l'enfant a été soustrait, dès ses plus jeunes années, à l'influence de la terre natale de ses aïeux par le fait de son éducation musicale à Liège, puis à Paris. Il existe néanmoins des divergences sérieuses entre la façon de s'exprimer de César Franck et celle des Français parmi lesquels il a vécu, dont il a épousé la nationalité par sa naturalisation et chez qui il a joué, presque à son insu, le rôle éminent de chef d'école pendant les vingt dernières années de son existence. Ces divergences ne peuvent s'expliquer, semble-t-il, que par une origine où l'élément latin n'intervient guère. Il y a, à la vérité, chez César Franck une candeur innée, une faculté de rêve et d'extase mystique presque totalement étrangères au génie français et qui le différencient foncièrement de ses disciples les plus fidèles, même lorsque tels d'entre eux, comme Chausson ou Vincent d'Indy, se laissent pénétrer par cette nostalgie romantique qui les rapproche, peut-être un peu artificiellement, de la façon allemande de sentir.

Le « génie » de César Franck ne semble pas pouvoir être mis



CÉSAR FRANCK.

en discussion. Pourtant, si l'on veut être juste, il faut reconnaître qu'il a des limites : musique pure (quintette, quatuor, sonate pour piano et violon, etc.) ; musique religieuse (*Béatitudes*, *Rédemption*, *Rebecca*, etc.) et, jusqu'à un certain point, musique à programme (*Chasseur maudit*, *Eolides*, *Psyché*, etc.), tel est le domaine dans lequel ses facultés s'épanouissent avec le maximum de rendement. Encore ne faut-il pas qu'interviennent, dans les textes littéraires qui l'inspirent, des éléments psychologiques trop contradictoires à sa nature. S'il n'a pas son pareil pour exprimer la suavité sérapihique, il n'est, par contre, qu'un interprète médiocre et plutôt conventionnel de ces sentiments de haine, d'ironie ou de malignité pour l'expression desquels un Weber, un Berlioz, un Wagner, voire un Peter Benoit, trouvent tout naturellement des accents justes et saisissants.

Mais il rachète ce manque de sens dramatique par une capacité tout à fait exceptionnelle, en ce XIX<sup>e</sup> siècle où la religiosité extérieure l'emporte de beaucoup sur la tendance mystique, de projeter au dehors, en des effusions d'un lyrisme éperdu, la quintessence spirituelle d'une âme ingénue, qui vit réellement en Dieu. Pour exprimer ces états psychologiques qui n'ont, en eux-mêmes, rien de neuf, il imagine une langue musicale qui n'appartient qu'à lui. La mélodie de César Franck a des inflexions subtiles, faites à miracle pour exprimer la prière, la contemplation, l'extase ; une harmonie de la qualité la plus rare la colore de teintes délicates qui vont de la grisaille la plus vaporeuse à la lumière la plus dorée, la plus chaude, la plus enveloppante. Poussant à bout cette émancipation de l'harmonie classique à laquelle Chopin, Liszt et Wagner s'étaient attelés avant lui avec tant d'audace, il parvient, grâce à des procédés de figuration qui lui sont propres, à tirer de cette harmonie libérée des effets infiniment nuancés, dont on pourrait dire qu'ils ont, en fin de compte, ouvert la porte à l'impressionnisme d'un Debussy. Bref, César Franck mérite, à tous égards, d'être mis au rang des grands « inventeurs » du XIX<sup>e</sup> siècle, et ce n'est pas en vain que la « Jeune Ecole française » de 1870-1900 s'est mise en apprentissage chez ce maître que sa modestie et sa timidité n'empêchaient point de déployer la plus grande hardiesse, lorsque les intérêts de l'art étaient en jeu.

Mort prématurément à vingt-quatre ans, le Verviétois Guillaume Lekeu (1870-1894) n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure. Le peu qu'il nous a laissé est toutefois d'une qualité telle que le terme de « génial » ne paraît pas déplacé à son propos. Il est significatif, à cet égard, que la reprise relativement fréquente de ses œuvres au concert ne provoque jamais de désillusion. Que l'on écoute la *Sonate* pour piano et violon, le *Quatuor inachevé*, l'*Adagio* pour quatuor d'orchestre, la *Fantaisie symphonique sur des airs angevins*, c'est là de la musique qui date de quarante ans. Or, elle ne semble point vieillie, en dépit de cette réaction antirromantique qui règne de nos jours et qui la ferait repousser à juste titre, si elle n'était que simplement estimable. C'est qu'il y a, dans ces compositions, une richesse exceptionnelle de tempérament, un feu intérieur qui se trahit par des thèmes pleins d'emportement ou de nostalgie, traités dans un mode absolument personnel.

De même que César Franck, Lekeu avait quitté très jeune le sol natal et reçu le plus clair de son éducation musicale en France. Intelligence lucide, portée à la spéculation, il avait toutes les qualités d'un intellectuel sensible qui s'efforce de comprendre le sens de la vie et pour qui l'art est l'objet d'un culte passionné. Doué d'un sens critique peu commun, nul n'avait, plus que lui, conscience de ses insuffisances et de ce qui s'imposait pour les surmonter. Les quelques œuvres qui restent de lui témoignent d'une personnalité à l'inspiration jaillissante, capable d'exprimer en traits fulgurants ses joies, ses passions, ses délires. Sa technique procède de celle de Franck, dont il avait été l'élève pendant peu de temps ; mais il avait su la plier de miraculeuse façon à sa nature propre, dont l'idéalisme fougueux et le paganisme supérieur s'opposent, en un contraste très vif, à la tendance contemplative et à la foi purement chrétienne de son maître(1).

(A suivre.)

CHARLES VAN DEN BORREN,  
Secrétaire général  
de l'Institut des Hautes Études de Bruxelles.

(1) Nous devons à la grande obligeance de M. Maurice Wilmotte la primeur de ce chapitre, qui paraîtra prochainement dans l'*Encyclopédie belge*.

## L'anti-intellectualisme de l'abbé Bremond

La presse catholique a salué la disparition de l'abbé Henri Bremond des éloges qu'il mérite comme écrivain et comme homme. Elle célébra son esprit, semé à profusion dans son œuvre; elle glorifia son cœur qui, au dire de ses amis, contenait des trésors d'affection.

*De mortuis nihil nisi bene.* Jamais la formule ne fut mieux obéie. Charité chrétienne? Ou ignorance philosophique et théologique? On a jeté le manteau sur les tares de son œuvre. Mieux encore, on l'a représentée comme éminemment bienfaisante. Un publiciste, M. l'abbé A. Michel, renchérissant sur les autres, félicite l'abbé Bremond de s'être engagé « dans les chemins nouveaux par où de grands penseurs chrétiens : un Newman, un Blondel, cherchaient un renouvellement et comme un approfondissement du catholicisme. » (1)

Une note discordante, à ma connaissance, dans ce concert de louanges : l'article excellent, d'une belle fermeté de pensée, de M. Max Hodeige dans le *Vingtième Siècle* du 27 août. L'abbé Bremond, y est-il dit, « se trouve au confluent de cet anti-intellectualisme dont Bergson, Le Roy, Blondel sont les fleuves tumultueux ».

Je ne me dissimule pas la gravité de l'accusation. Si elle est vraie, il ne s'agit pas seulement de quelques réserves sur l'ensemble d'une belle et grande œuvre, mais d'un vice fondamental qui la rendrait singulièrement suspecte et d'autant plus dangereuse qu'aux yeux du grand public ce vice ne paraît pas.

Or, c'est Max Hodeige qui a raison contre tous.

Extraordinairement intelligent, du moins dans ce sens qu'il avait l'esprit fin, la répartie prompte, l'ironie caustique, Henri Bremond fut, en réalité, un ennemi de l'intelligence. Paradoxe qui, je le sais, paraîtra étrange aux amis sincères et fidèles. Eblouis par le talent et par le succès, ils ont lu ses livres avec un plaisir toujours renouvelé, et ils n'y ont pas découvert ce poison.

Hélas! le venin s'y trouve, mais si bien enrobé de sucre et par doses si menues à la fois qu'on le savoure inconsciemment, à moins que l'attention ne soit particulièrement éveillée. L'intoxication se produit à la longue et, à trop s'abandonner au charme, on aboutit au « bremondisme » chronique, dont les symptômes sont : un état d'esprit romantique, un anti-thomisme plus ou moins déclaré avec une légère teinte d'immanentisme. La maladie, ravageant le fond de l'esprit et la source même de la connaissance intellectuelle, n'est pas toujours d'un diagnostic facile.

Beaucoup de lecteurs de *Pour le romantisme* et de *Prière et poésie* ne verront pas grand mal au rapprochement inattendu entre le lyrisme littéraire et la mystique. D'autant plus que les idées de l'auteur ne sont pas toujours exprimées avec la netteté voulue. On connaît sa manière de procéder par touches légères, qui appuient sans cesse sur la valeur du sentiment (ce sentiment qu'il appelle une lumière!) et qui se trouvent disséminées dans toute son œuvre, au moment où on ne les attendait point, même dans son *Histoire du sentiment religieux*. Au fait, pourquoi n'a-t-il pas adopté le titre d'*Histoire de la pensée religieuse*, qui n'eût prêté à aucune confusion? C'est qu'il la voulait, cette confusion. Sans doute, le terme de sentiment est souvent synonyme d'idée. Chez tout autre écrivain le titre ne serait pas suspect. Il le devient

chez un Bremond, qui ne perd aucune occasion de diminuer le rôle de l'intelligence.

Le fond de son esprit est l'horreur de la raison raisonnante. Toujours il exalte le cœur aux dépens de l'intelligence, le sentiment religieux au mépris de la formule doctrinale. M. Maurice Martin du Gard, grand ami de l'ancien jésuite et qui a publié sur lui un essai redondant d'admiration, a très bien vu que « tout ce que Bremond écrit va toujours à élucider ce phénomène d'une adhésion réelle à une vérité ou plutôt à une réalité quelconque, tend à répéter qu'une adhésion purement rationnelle, conceptuelle est enfantillage, néant ». Un tel éloge est une condamnation. Ainsi donc, la connaissance rationnelle se réduit à rien? On n'est pas d'un anti-thomisme plus décidé.

Par quoi donc, lui qui avait tant d'esprit et une intelligence si subtile, remplaçait-il l'usage de la raison, cette faculté qu'il considère comme subalterne et rabaisse à tout propos? Il y substituait une sorte de raison pratique, produit du sentiment intime, les « lumières du cœur », qui conduisent à Dieu plus sûrement que les raisonnements philosophiques. « Dieu sensible au cœur », c'est la formule qu'il répète avec délice; elle correspond à son état d'esprit. Quand il la rencontre chez les humanistes dévots, il tressaille de joie. Mais ceux-ci l'appuyaient sur une base solide de métaphysique; ils n'en faisaient pas la source de la connaissance de Dieu, mais la suite amoureuse d'une conviction établie par la raison et par la foi.

Pour les incroyants, Bremond n'était pas exigeant. Il n'attendait pas, pour les incorporer au christianisme, qu'ils eussent appris leur catéchisme. Au lieu de certitude religieuse, il se contentait d'inquiétude religieuse. Et celle-ci, quand il la rencontrait chez un Sainte-Beuve, chez un Barrès, lui suffisait pour les déclarer chrétiens, et meilleurs chrétiens que beaucoup de catholiques qui professent leur credo. On comprend qu'avec de telles dispositions il ait préféré Fénelon à Bossuet, Newman à Veuillot, Blondel à Maritain.

\* \* \*

Dans l'avant-propos de *Pour le romantisme*, Bremond avoue qu'il n'expose pas *ex professo* l'esprit qui animait à son insu (remarquez cet ineffable « à mon insu », bien indicatif d'une mentalité anti-intellectuelle) la plupart des études détachées qu'il réunissait en ce volume. Et il renvoie le lecteur désireux d'une plus grande précision au chapitre sur *Nicole ou l'Anti-mystique*, qui termine le quatrième volume de son *Histoire du sentiment*.

Or, que lisons-nous dans la conclusion de ce chapitre? Une amère et injuste critique du thomisme, qui n'est d'ailleurs pas nommé, un persiflage de la raison, ce « curieux petit flambeau », qui n'a de Dieu que des concepts analogiques, Bremond lui oppose l'expérience directe de Dieu par les mystiques. Comme si celle-ci enlevait quelque chose à la valeur, relative mais réelle, du jugement naturel! Et comme si les thomistes n'admettaient pas la connaissance mystique, dans laquelle Dieu se communique directement à l'âme!

Sans doute, Nicole, lui, ne comprend rien à la mystique. Il est anti-mystique, parce que la sublime extase des saints lui échappe. Il s'en tient donc à la simple raison, d'ailleurs éclairée par la foi. Il est ce que Bremond appelle un « rationaliste ». Certes, Nicole a tort, car la communication mystérieuse et surnaturelle de Dieu, qui fait le fond de la théologie mystique, est un fait d'expérience. Et il est évident qu'une telle appréhension divine dépasse la connaissance rationnelle de tout l'espace qui sépare le ciel de la terre.

Bremond a beau jeu de se moquer de ces « goitreux » : Nicole et les autres raisonneurs, assez sots pour estimer bizarres et pitoyables les mystiques qui prétendent vivre sans porter au cou cet ornement indispensable : le goitre, symbolisant ici la raison

(1) *Libre Belgique*, 22 août 1933.

raisonnante! Ce n'est qu'une comparaison, mais bien choisie pour produire l'effet voulu, le mépris de l'intelligence naturelle.

Mais, pour en revenir à l'avant-propos susdit, quel rapport cela peut-il avoir avec le romantisme? Aucun, évidemment, à moins qu'on ne joue sur le mot de « mystique », qu'on n'en étire le sens jusqu'à englober le sentiment naturel, l'inspiration lyrique et toutes les lumières du cœur dont nous avons parlé.

C'est bien ce que Bremond fait constamment, à travers tous ses livres, et quoiqu'il s'en défende à l'occasion. Il perpétue par là une confusion, étonnante chez un esprit si délié, entre des phénomènes surnaturels et l'activité normale et régulière de l'entendement humain.

La confusion s'étale au grand jour surtout dans *Prière et poésie*, au point qu'il n'est guère possible de découvrir la pensée exacte de l'auteur. La poésie rentre-t-elle dans la mystique, oui ou non? Comme je l'ai montré ailleurs (1), je pourrais multiplier les citations pour, mais on m'opposerait immédiatement une série de citations contre. Toutefois, il n'est pas difficile de discerner, sous ces contradictions, la pensée intime d'un auteur qui se rendait compte qu'à parler plus clairement il risquait d'attirer les foudres de l'Index. S'il y a échappé, c'est tout juste, et je crois bien qu'il le dut au voile de nuages dont il enveloppait ses théories (2).

En tête de l'*Ecole de Port-Royal*, quatrième volume de l'*Histoire du sentiment*, Bremond fait à Sainte-Beuve un reproche qui est caractéristique :

« Il a certes voulu peindre et discuter de grands chrétiens, ou plutôt le christianisme lui-même, mais le christianisme est avant tout pour lui un corps de doctrine, une règle de mœurs, au lieu qu'il est avant tout pour nous, dans nos présentes recherches, une religion, un « sublime commerce de l'âme avec Dieu », comme disait le P. Yves de Paris. »

Ce n'est pas seulement pour Sainte-Beuve, mais pour tous les chrétiens, que le christianisme est avant tout un corps de doctrine. Le dogme est le fondement indispensable de la piété.

Même dans ses « présentes recherches », l'abbé Bremond ne pouvait que par une trop subtile distinction en faire abstraction. Que serait une religion, un « sublime commerce de l'âme avec Dieu », sans la base de l'enseignement divin? *Docete omnes gentes*, a dit le Christ, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

En réalité, toute la controverse entre les jansénistes de Port-Royal et les jésuites porte sur une question dogmatique. La supposer une affaire de « mystique » ou de sentiment serait la dénaturer.

Notons, d'ailleurs, que, pratiquement, Bremond en revient toujours, dans son *Histoire du sentiment*, à envisager le fond doctrinal. Heureuse conséquence! Elle était inévitable : comment aurait-il pu étudier tous ces écrivains religieux, sans donner en plein dans la théologie? Et son érudition théologique est abondante et précise. C'est la métaphysique qui est son point faible. Sa philosophie, aux allures romantiques, reste vague et inconsistante.

Sur ce point, inutile de lui réclamer des précisions. Il répondait par le mot de Doudan, qu'il a mis en épigraphe à ses « éclaircissements » sur la poésie pure : « Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. » Doudan dit vrai. Mais le sage attend, pour exprimer ses idées qu'il les ait éclaircies.

PAUL HALPLANTS.

(1) *Études de critique littéraire*, 4<sup>e</sup> série, pp. 23-31.

(2) Sa *Sainte Chantal* fut mise à l'index, mais pour d'autres raisons.

## Esprit

L'argent devenu maître à la place de Dieu.

CH. PÉGUY, *Ève*.

Ce n'est point par hasard que le monde moderne, d'une part, est le monde de l'avarice et de la vénalité, et que, d'autre part, il est le monde du mécanisme, de l'intellectualisme, du déterminisme, et du matérialisme.

CH. PÉGUY, *Note conjointe sur M. Descartes*.  
La Révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas.

CH. PÉGUY, *Marcel*.

Le nom de Péguy n'apparaît guère dans *Esprit* (1). Il en anime toutefois les aspirations, les plus confuses comme les plus explicites. *Esprit* est en son fond un mouvement non-conformiste, un mouvement révolutionnaire, mais il n'est ni de gauche ni de droite. Il tente, en respectant le message de son inspirateur, de dépasser ces vieilles catégories politiques et de refaire une notion de l'homme qui ne soit plus inhumaine. On sait l'horreur profonde, physique même, qu'avait Péguy pour toute politique (incarnée à ses yeux par Jaurès) et avec quelle intransigeance tenace, fermente, têtue, il défendit les droits imprescriptibles de ce qu'il appelle, dans un vocabulaire contestable (parce qu'ambigu), mais puissant, la mystique. Les collaborateurs d'*Esprit*, et surtout son directeur, Emmanuel Mounier, à la pensée drue, touffue et volontiers rhétorique, sont possédés par la mystique de l'humain : ils savent que le monde actuel vit sur sa vitesse acquise et qu'il meurt peu à peu en se durcissant dans l'habitude, le dessèchement progressif qui vide lentement l'être de son sang spirituel. Le spirituel est aujourd'hui, comme toujours, couché dans le lit de camp du temporel, mais il y dort, il s'y enroule. La tâche qu'*Esprit* se propose est donc de dissocier la mystique et le spirituel d'avec les fausses valeurs du temporel et du politique.

Quand Péguy déclare, avec cette émotion tendue qui bouleverse toute âme qui ne s'est pas encore entièrement compromise, que « c'est vraiment un grand mystère que cette sorte de ligature du spirituel au temporel, on pourrait presque dire que c'est comme une sorte d'opération d'une mystérieuse greffe », « car le spirituel est lui-même charnel », et qu'il découvre dans une de ses intuitions, fulgurantes chez lui et qui en font un très grand philosophe, l'unité métaphysique de l'âme et du corps, il est dans la ligne la plus pure, la plus rigide, disons aussi la plus malaisément intelligible au sens vulgaire du mot, de l'aristotélisme et du thomisme authentiques. Là est le pivot, la pierre d'angle, « la flèche irréprochable et qui ne peut faillir », de la véritable politique, — non plus au sens péguyste de glissement du spirituel dans la passion inique et égoïste, mais au plein sens aristotélicien de gouvernement des hommes réunis en société. Comment dans le concret sauver l'unité irréfragable du temporel et du spirituel, comment faire pour que la matière ne devore pas l'esprit? *Esprit* veut ce qu'on appelle depuis Maritain la primauté du spirituel, non point le spirituel, refuge des habiletés et du confort, arche des solutions toutes faites et de la sécurité-garantie-contre-tout-risque, mais le spirituel, force vivante qui sourd sans interruption de notre substance en chacune de nos démarches vers le Vrai. Je sais qu'on a reproché à *Esprit* l'imprécision du terme dont il défend la valeur souveraine. Une telle incertitude (relative par ailleurs) est inévitable dans les conditions où la communauté d'*Esprit* se présente : travailleurs

(1) *Esprit* est jusqu'à présent dans le 10<sup>e</sup> numéro de son existence. Il est édité par la maison Desclée, De Brouwer et C<sup>o</sup>, 76bis, rue des Saints-Pères, Paris (VII<sup>e</sup>).

venus de points parfois très divers de l'horizon religieux ou philosophique, les animateurs de ce mouvement se tiennent plus par un *sentiment*, violent et solide, de la valeur première des problèmes à résoudre, que par une vision commune du contenu intelligible de *l'homme vivant en société*, point de convergence de ces problèmes. D'autre part, comment préciser d'un seul coup et dès l'abord une notion que des siècles de matérialisation croissante ont obnubilée à l'envi? La confusion née d'une *vie*, concrète et active, qui jaillit, neuve et imparfaite comme tout ce qui naît, n'est pas superposable à celle, abstraite et détachée de la complexité des faits, qui résulte d'un conflit de concepts. L'effort ultérieur consistera précisément à déployer l'essence de la découverte initiale en la dépouillant des obscurités fatalement inhérentes à son dynamisme primitif. En attendant, le philosophe catholique ne peut regarder qu'avec sympathie et respect l'essai exigeant et total d'un groupe de jeunes gens, usant de moyens *paucres* (parce que *généreux*), de reconstruire sous le signe de l'esprit *et par le don de soi* la personne humaine, sans passer par les formes — périmées dès leur apparition aux yeux du philosophe — d'un capitalisme ou d'un marxisme qui l'écartèlent sur leur propre péché.

Bien des écueils sont ici à éviter, et de la part d'*Esprit* et de la part des catholiques qui le jugent. Souvenons-nous du mot terrible et vrai de Péguy : *les catholiques* (disons pour être juste : certains catholiques ou même la majorité des catholiques, non le catholicisme) *sont insupportables dans leur sécurité mystique. S'ils croient que les saints étaient des messieurs tranquilles, ils se trompent.* Il existe, comme l'affirme Etienne Berne, une certaine vertu d'insécurité : son développement se rattache à l'obscur et dense notion de création, car le monde et l'homme sont en état perpétuel d'effervescence; ils sont une flamme intérieurement dirigée par la main brûlante de Dieu, et leur liberté n'est que cause *seconde* des événements parce qu'elle est *intégralement créée* par la liberté divine transcendante. D'autre part, Satan est bien le *Prince de ce Monde* par une délégation de pouvoirs de la Providence dont notre entendement borné ne peut mesurer que les limites extrêmes. L'histoire de l'homme et de la société humaine, comme celle de l'univers, est donc, d'un point de vue strictement humain, infiniment incompréhensible : nous n'en saisissons que le revers. Or, les catholiques, par suite de leur position privilégiée qui tient à la Grâce dont ils participent, ont trop tendance à imaginer que l'histoire du monde s'organise *ici-bas* à l'entour de leur misérable personne charnelle prise comme centre : ils se figurent volontiers que la Grâce leur octroie le don de gouverner et d'orienter le cours des choses, alors qu'elle est simplement, dans sa belle et irradiante simplicité, *la Vie éternelle commencée*. L'histoire du Monde évolue trop souvent à l'inverse du courant de la Grâce, favorisant l'écllosion des vertus d'héroïsme et de sainteté, comme si, par une loi mystérieuse, la densité de l'univers spirituel restait toujours la même, gagnant en ferveur ce qu'elle perd en étendue. Il faut voir là une disposition providentielle qui fait de la Grâce un royaume à part, isolé de la suzeraineté du Monde et même opposé à elle, ou ne se servant d'elle que pour étayer de l'extérieur à l'occasion sa structure. C'est pourquoi la Grâce n'influence le cours des choses qu'en l'incorporant à sa vivante substance, en l'inscrivant, par une seconde participation à la Vie divine, en sa lumineuse organisation. D'où, pour les catholiques, deux façons d'agir sur la société qui réclame indiscutablement de profondes et radicales réformes : une manière sûre, stable, facile, — bourgeoise en un mot, — qui consiste à manœuvrer artificiellement le monde de l'extérieur et en n'en pénétrant que la pellicule; une autre, incertaine, instable, hérissée d'impédiments, faite de victoires et d'échecs alternants, qui enveloppe l'univers dans un immense réseau d'amour et lie chaque chose dans une charité

dont la mesure est celle de notre faiblesse, mais aussi de notre gloire.

Faut-il fonder de grandes espérances sûr de cet envahissement du monde par l'esprit chrétien? Ne parlons pas de l'action extérieure, qui n'apporte que des remèdes incertains et provisoires. On peut certes concevoir dans l'abstrait une société intégralement christianisée où l'économique et le politique seraient dans leur exercice sous la domination parfaite de la charité. Une telle société est-elle concrètement possible? Avouons que l'optimisme chrétien concernant le triomphe définitif du Bien dans la société des élus, que la vision faciale de Dieu transfigure, a comme contrepartie un pessimisme, nuancé sans doute, mais assez large, concernant l'appropriation du politique et de l'économique par la vertu et par l'amour. Certes, le spirituel soulève aisément le matériel, *toute âme qui se sauve aussi sauve son corps*, mais la Grâce qui assure le salut n'assure pas du même coup *toutes* les conditions : le salut peut être atteint dans des conditions politiques et économiques dont l'étiage moral est très bas, peut-être même nul; il s'accomplit sous le signe de la Croix et du Calvaire, et ceci doit s'entendre, vu la nature humaine esprit et matière, d'une épuration douloureuse de l'âme et du corps. Or, comme la question du salut est strictement individuelle en ce sens que nul n'a le droit de se damner pour en sauver un autre, mais comme l'être humain est un être vivant en société et dans un minimum de conditions économiques et politiques, le jeu parfait de celles-ci ne sera jamais atteint, disons du point de vue chrétien intégral. Est-ce à dire qu'il faille laisser croître en elles les puissances de destruction et de mort qu'elles détiennent actuellement plus que jadis? Il est clair que non. Le chrétien a le *devoir* de les améliorer. Mais le problème est philosophiquement très complexe. Il y a d'une part la nature humaine faite d'une âme et d'un corps, il y a d'autre part cette même nature et la Grâce. Il y a l'homme et il y a le chrétien. De même que le corps est subordonné à l'âme, de même la nature est subordonnée à la Grâce. Mais si l'âme n'est pas le corps, et si la nature n'est évidemment pas la Grâce, il n'en est pas moins vrai que la dualité de l'âme et du corps se résorbe dans l'unité de la personne humaine et que la dualité de la nature et de la Grâce tend à disparaître dans l'unité du dieu par participation que nous sommes lorsque le péché n'a pas tari en nous la source inestimable de la vie surnaturelle. De plus, l'homme est en état de nature *déchue*. Cette sèche énumération laisse partiellement entrevoir les deux grands mystères, métaphysique et théologique, de l'homme : dualité en proie à l'unité dans les deux ordres du naturel et du surnaturel. Il s'ensuit que l'équilibre humain, à ce double point de vue, est le résultat d'une lutte constante : il est en état constant de *tension*. Si l'esprit assume la matière, l'unité s'établit, mais imparfaite puisqu'il y a déchéance et rupture de l'harmonie. Il faut donc que la Grâce intervienne, mais elle n'efface pas les servitudes du péché. Nous sommes au rouet. Il reste néanmoins que l'esprit doit s'acharner à vaincre, et qu'il ne le peut que par une obstination toujours accrue, que la Grâce doit surmonter la nature, et qu'elle ne le peut que par une exhaustion toujours plus grande de sa capacité d'amour. Etre chrétien dans la cité ou dans les affaires implique donc une attention continue aux valeurs qui ne périssent pas, un refus d'être absorbé par la giration d'une matière dont l'évanouissant mirage nous tente sans cesse. Un chrétien n'est jamais *tranquille* : seule la mort de l'âme l'est. N'allons pas croire cependant qu'il fera plus que conférer aux relations humaines une justice et une charité qui ne défailent pas. Les moyens techniques, seuls souverains en ce domaine, ne sont pas de sa compétence : peut-être les assouplit-elle simplement. Ils relèvent de l'esprit qui seul est maître de la matière (après Dieu). Faisons donc confiance à *Esprit* qui, dans le matérialisme capitaliste ou

marxiste ambiant, remet en plein jour une vieille vérité cachée sous les débris d'un monde qui se meurt et qui ne renaîtra que par elle.

Les lois de l'unité humaine sont infrangibles. Or il nous paraît qu'*Esprit* s'illusionne assez sur le spirituel. Dans son mépris pour la « culture » capitaliste actuelle fondée sur la dictature de l'argent, symbole de la trahison de la matière et de sa rébellion contre l'esprit, toute manifestation spirituelle lui apparaît comme une délivrance. Or c'est ici que la discrimination est la plus malaisée : la matière se divise et crée de soi des compartiments ; l'esprit faux, l'esprit larvé prend avec promptitude les apparences du vrai, et s'universalise comme lui. A coup sûr, ainsi que l'affirme Claudel, « le mal ne compose pas » et c'est aux fruits que se juge l'arbre, mais l'activité de l'esprit s'essore à longue échéance. Il importe donc d'user d'une prudence extrême : l'esprit « satanique » du soviétisme doit être considéré sans indulgence. Quand on veut restaurer les valeurs spirituelles, il faut aller droit à celles qui sont pures. Il ne suffit pas de crier : « Esprit, esprit », pas plus qu'il ne suffit de crier : « Seigneur, Seigneur ». Nous savons bien que le rayonnement des vérités métaphysiques capitales se réfracte, se diffuse et se perd dans l'opacité matérielle que lui offrent l'économique et le politique, que ces domaines sont aussi ceux de la contingence et de la passion, mais nous savons également que l'idolâtrie de l'esprit n'est pas moins pernicieuse que la vénération de la matière. Nous n'irons pas jusqu'à proposer la conception thomiste de l'esprit comme une panacée universelle pour nos maux, ce serait assurément trop facile. Notre doctrine a toutefois pour elle de maintenir une certaine dualité dans l'unité. *Esprit* la connaît. Le tout est de s'y maintenir sans défaillance, de ne jamais considérer le spirituel comme un refuge : l'amour de l'esprit ne supplée pas à la connaissance du sens véritable de l'esprit. Il ne faut pas mépriser la matière : elle fait partie de notre être. *Il ne faut pas sauver son âme comme on sauve un trésor*. Encore une fois, *Esprit* le sait, mais nous voudrions chez lui un équilibre plus ferme, un moindre goût du risque : ne confondons pas, en effet, l'aventure et la vertu d'insécurité dont nous parlions plus haut. Par exemple, un mot apparaît assez souvent dans *Esprit* : révolution, révolte contre le règne de l'argent. Un chrétien authentique, un simple honnête homme y aspire de tous ses vœux. Mais nous comprenons très bien les réserves prudentissimes dont l'Eglise entoure la doctrine de la prise insurrectionnelle du pouvoir : celle-ci n'est autorisée qu'en cas d'usurpation, dans les limites de la conscience, et par le souverain légitime dépossédé de ses droits. Or, en l'occurrence, et depuis une époque que l'histoire peut approximativement fixer à la fin du Moyen Âge, le souverain légitime : l'homme s'est peu à peu, et jusqu'à l'anéantissement actuel, rendu indigne de ses droits. Le mal est universel, et il n'a pas fallu attendre Léon Bloy pour savoir qu'il corrompt depuis longtemps les chrétiens eux-mêmes. Une révolution fait succéder un état de choses à un autre état de choses ; une révolution légitime réinstalle le bien à la place du mal, par un sursaut de l'opinion publique, en définitive de l'homme. De plus, avant la révolution, la majorité est opprimée par une minorité tyrannique et perverse (le contraire est plus rare) ; après la révolution, la majorité restaure le droit vaincu et les biens essentiels de l'homme. Il ne suffit donc pas, pour justifier, d'un point de vue chrétien, le renversement du régime capitaliste actuel, de la simple prise de conscience du cortège indéniable de maux qu'il entraîne. Il importe, en plus, de réintroduire à sa place le véritable bien humain que broie son matérialisme. Pas de commune mesure entre la révolution marxiste qui substitue à l'avarice du capitalisme le régime d'envie et de haine de la dictature du prolétariat, et la révolution légitime qui éclaterait pour le bien de l'homme et la juste liberté humaine. Puisque l'immense majorité des hommes n'a plus actuellement cette notion du bien humain,

il convient en premier lieu, pour assurer le retour à un état de choses normal, de ressusciter, au moins en gros, la moralité et les habitudes morales dont dépend la compréhension, au moins confuse, du bien humain authentique. *La Révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas.*

Les moyens spirituels d'action dont dispose *Esprit*, et qui sont des moyens pauvres, sont insuffisants pour la grandeur de la tâche. Jamais le monde n'a vécu des heures où la disproportion était plus forte entre l'urgence de la tâche et la lenteur d'action des moyens destinés à l'accomplir. Notre tâche, à nous chrétiens, est de coopérer, dans la mesure de nos forces, avec notre intelligence et avec notre cœur, à l'œuvre de Dieu dans l'histoire, en gardant nos mains pures de toute compromission avec le siècle. Ce sera là le véritable début de la révolution.

MARCEL DE CORTE,  
Assistant à l'Université de Liège.

## Chateaubriand en Angleterre

*Deux fois au cours de sa carrière politique, Chateaubriand s'est heurté à l'opinion publique anglaise, en 1818, lors de l'affaire de la Note secrète, et quelques années plus tard, lorsqu'il fit décider l'intervention de la France en Espagne.*

*Il fut ambassadeur à Londres en 1882, avant de prendre part au Congrès de Vêrone et de devenir ministre des Affaires étrangères. Son activité d'ambassadeur a été étudiée par le comte d'Antioche et sur l'ensemble de sa carrière politique sous la Restauration nous possédons un utile ouvrage de M. Beau de Loménie qui serait plus solide si l'auteur n'avait été guidé par un constant souci d'apologie.*

*Un complément d'enquête nous a permis de recueillir les éléments qui servent de base aux études que nous réunissons ici (1). Chacune d'elles a un caractère épisodique, mais toutes, elles apportent des précisions de Chateaubriand avec l'Angleterre et les Anglais.*

*On n'y trouvera rien qui soit de nature à inspirer beaucoup d'estime pour un homme politique dont on ne peut guère dire qu'il eut des principes clairs et suivis, et dont la prudence ne paraît pas avoir été la qualité dominante. Mais on ne saurait nous blâmer d'avoir laissé parler les faits et les textes.*

*Nous nous sommes servi en ordre principal de pièces anglaises auxquelles on n'avait pas jusqu'ici accordé une attention suffisante, documents, annales parlementaires, journaux et mémoires de contemporains.*

LES PETITS ENNUIS DE L'AMBASSADEUR  
D'APRÈS DES DOCUMENTS OFFICIELS INÉDITS

Ces documents se trouvent aux Archives du Record Office de Londres sous la cote F. O. 27/281. Pour en faciliter l'intelligence, rappelons que Chateaubriand, nommé le 9 janvier 1822 ambassadeur à la Cour de Saint-James, entra en fonctions trois mois plus tard, le 6 avril ; l'ambassade était gérée dans l'intervalle par un chargé d'affaires, le comte de Caraman.

Le 19 mars, à la Chambre des députés, Chateaubriand fut cité par le général Foy comme un des agents diplomatiques qui tardaient trop à se rendre à leur poste. Deux jours après, il s'excusait dans les *Débats* en protestant qu'il ne fallait pas avoir la moindre idée des embarras de toutes sortes qu'entraîne l'établissement d'une grande ambassade pour parler de temps perdu.

(1) Nous devons à la grande obligeance des éditeurs la primeur de deux de ces études. Le volume où M. J. Dechamps a réuni le résultat de ses recherches paraîtra prochainement aux « Editions Albert » à Paris.

L'excuse était bonne. Nous le voyons faire de grands préparatifs avant de quitter Paris, résolu à s'installer somptueusement, sans trop se soucier des frais qui « le tuent ». « Il faut, dit-il, faire sortir cette ambassade de l'obscurité où elle est plongée depuis trop longtemps. » Pour 30,000 francs il loue un nouvel hôtel (1) et lui, le grand ennuyé, « se monte » — je reprends son expression — avec entrain, tout fier à l'idée qu'il va reparaître et paraître dans une ville où il a vécu jadis si pauvre et inconnu. Nous ignorons s'il fit part à M<sup>me</sup> de Chateaubriand de ses projets d'aménagement, mais M<sup>me</sup> Récamier et M<sup>me</sup> de Duras reçoivent ses confidences. Il demande au roi de l'aider à meubler le grand salon pour la décoration duquel il dépense 40,000 francs. Il est tout occupé de tapisseries, de canapés, de rideaux et de glaces. Au vicomte de Marcellus, premier secrétaire d'ambassade, il mardo le 18 mars qu'il « aura besoin en arrivant d'un tailleur, d'un chapelier pour lui et les gens ». Enfin, le 12 avril, après qu'il a pris possession de son hôtel, il déclare que sa maison « sera très bien ». « Sans être magnifique, je serai noble : mon cuisinier a déjà une réputation méritée. »

Le duc de Broglie, qui le vit à Londres et ne l'aimait pas, n'épargne pas ses railleries au représentant de Sa Majesté Très Chrétienne :

« Il était là fastueux, plutôt en parvenu qu'en grand seigneur, étalant son argenterie, ses livrées, ses équipages, faisant grand état de son importance, qui n'était pas bien grande dans cet immense « emporium » des hommes de tous les rangs. »

\* \* \*

Il est instructif de lire la correspondance du chargé d'affaires conservée aux Archives du Record Office. Ce fonctionnaire écrit souvent afin d'obtenir de la Trésorerie britannique qu'elle donne des ordres pour la libre entrée d'effets à l'adresse et pour l'usage de l'ambassadeur. Ainsi, le 28 février, il annonce l'arrivée imminente de vingt-trois caisses de meubles et six caisses de vin; le 4 mars, de deux ballots contenant une partie de l'argenterie de M. le vicomte de Chateaubriand et d'un petit rouleau d'étamines pour sa cuisine; le 11 mars, de meubles encore, de livres et de tableaux; le 30, de huit barriques et huit caisses de vin.

Le 8 avril, Chateaubriand lui-même demande à lord Clanwilliam — sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères — de « bien vouloir faire donner les ordres nécessaires à l'introduction de ballots qui contiennent des provisions pour sa table, des bronzes et des cristaux destinés à l'ameublement de sa maison ». Le 11 suivant, il écrit au même personnage à propos de ballots qui contiennent des livrées, des bronzes et de l'argenterie dont l'usage est d'un besoin urgent pour sa maison. Le 22, il attend des ornements et des décors, le 25, « du linge, habits et porcelaines ».

Il obtient un congé en septembre et quitte Londres pour n'y plus revenir. Néanmoins, jusqu'à la fin de l'année, le chargé d'affaires qui est alors le vicomte de Marcellus, adresse plusieurs demandes au nom de son chef pour des malles, des paquets et des barriques de vin.

Pour chaque colis venu de France il fallait donc solliciter l'intervention de la Trésorerie. Malgré toutes les précautions prises, des accidents survenaient qui n'étaient pas sans causer de sérieux désagréments à ceux qui en étaient victimes.

Le 13 mars, le comte de Caraman se plaignait « de la conduite des officiers de la douane, relativement aux effets appartenant à M. le vicomte de Chateaubriand. Les caisses d'argenterie dont Son Excellence a elle-même gardé les clés ont été déballées et forcées, après quinze jours de retard, malgré la déclaration qui avait été faite de leur contenu ».

(1) Situé à Portland Place, occupé actuellement par l'ambassade de Chine, et portant le n° 49.

Chateaubriand apprit indirectement à Paris que les douaniers s'étaient permis d'examiner ses bagages et de les traiter sans ménagements. Une lettre du 11 mars au vicomte de Marcellus nous le montre surpris et contrarié, résolu aussi à prendre des mesures de sauvegarde :

« M. de Polignac m'a dit hier au soir que mes caisses avaient été ouvertes et fouillées à Douvres. Vous ne m'avez rien mandé à ce sujet. Je crois peu à cette nouvelle; mais cependant elle me laisse quelque inquiétude. En conséquence je vais écrire à M. Pigault à Calais de retenir toutes les caisses qui lui parviendront ces jours-ci, et elles ne passeront en Angleterre qu'avec moi. »

Or, un mois auparavant, le comte de Caraman avait écrit au marquis de Londonderry lui-même (1) — ministre des Affaires étrangères — pour se plaindre « de la manière la plus formelle, de la conduite aussi insolente qu'inexcusable de trois officiers de la douane ».

Voici un passage de sa lettre, qu'on ne lira pas, croyons-nous, sans étonnement :

« Londres, ce 11 février 1822.

« Mylord,

« Je me vois dans la nécessité de porter à Votre Excellence mes plaintes les plus sérieuses à l'occasion d'un incident qui a eu lieu hier chez moi.

« Le Courrier, qui est arrivé hier matin de Calais, chargé du Portefeuille de l'Ambassade, avait, comme à l'ordinaire, soumis à Douvres son bagage personnel à l'inspection des officiers de la Douane de S. M. Britannique. Il fut cependant, depuis son entrée à Londres, surveillé et suivi par une douzaine d'agents subalternes, qui voulaient l'arrêter et le fouiller, à la porte même de l'Ambassade. — Non contents de cette première insulte, trois d'entre eux se permirent d'entrer à sa suite dans la maison même, en profitant pour s'y introduire de l'inattention du Portier, qui n'était pas encore complètement réveillé et qui s'efforça vainement ensuite de les faire sortir du vestibule. Ils annoncèrent avec le langage le plus insolent et les expressions les plus grossières la détermination de suivre le Courrier jusque dans sa chambre, et forcèrent à coups de pied et à l'aide des armes, dont ils s'étaient munis, une porte fermée au verrou qui conduit à mon appartement particulier et qui montre encore les traces de cette indigne et illégale violence. Réveillé par le bruit et par l'entrée du Courrier, je fus très surpris de voir trois hommes qui, se disant officiers du Gouvernement, insistaient sur le droit qu'ils prétendaient avoir de vérifier si le Courrier ne s'était pas rendu coupable de quelque fraude, sur laquelle ils disaient avoir des indices certains. J'opposai seul, et avec quelque peine, résistance à leur projet, et sonnait immédiatement, je leur rappelai qu'ils ne pouvaient sous aucun prétexte entrer dans la maison d'un Ambassadeur et encore moins y réclamer le droit de visite et je leur signifiai que s'ils ne se retiraient pas sur le champ, je les ferais jeter à la porte par mes gens, sur quoi ils sortirent. »

Le comte de Caraman réclamait « une prompte et éclatante justice » pour « un acte de violence que la loi ordinaire définit et punit de la manière la plus sévère, et qui se trouve encore aggravé par la violation des privilèges diplomatiques ».

Il faut savoir que depuis plusieurs années les agents de la douane accusaient les courriers français qui portaient des Affaires étrangères deux fois par semaine d'introduire dans le sac diplomatique des articles de contrebande. Déjà, dans une note du 9 mars 1820, le comte de Caraman avait dû prendre leur défense et soutenir

(1) Castlereagh était devenu, le 31 mai 1821, par la mort de son père, marquis de Londonderry.

qu'à son avis il leur était impossible de pratiquer les fraudes dont ils étaient soupçonnés. Néanmoins, en juin 1823, les accusations se répétaient plus insistantes que jamais. Le portefeuille de l'Ambassade, lit-on dans une lettre du « Secretary to the Customs », datée du 27 juin de cette année, a des dimensions anormales, et tout en s'interdisant de vouloir « se mêler d'une chose aussi sacrée que les dépêches de l'Ambassadeur », ce fonctionnaire demandait que des mesures fussent prises de concert avec le Foreign Office et le chargé d'affaires de France. Les valises devaient contenir autre chose que des dépêches pour Son Excellence l'Ambassadeur. Elles étaient en réalité la propriété personnelle des courriers : ceux-ci, à la faveur de l'immunité diplomatique, en prenaient à leur aise et avaient « trompé » à Ramsgate aussi bien qu'à Douvres.

Nous n'avons pas à décider si oui ou non les courriers commettaient des abus de confiance. Cependant, certain passage d'un livre de Marcellus sur Chateaubriand (1) donnerait à croire que le portefeuille diplomatique pouvait bien servir à d'autres usages qu'au transport de la correspondance. Le vicomte de Marcellus était le factotum ou, comme il le dit lui-même, la ménagère de l'Ambassade, en l'absence de M<sup>me</sup> de Chateaubriand. Tout en contant une anecdote au sujet de la vicomtesse de Montmorency — dont le mari était ministre des Affaires étrangères — il laisse tomber les lignes suivantes :

« Comme on me supposait toutes les qualités de la ménagère que je remplaçais sous les voûtes de l'Ambassade, je fus chargé par M<sup>me</sup> la vicomtesse de Montmorency d'insinuer, à côté des dépêches, dans le portefeuille diplomatique, quelques douzaines de bas de coton anglais fort recherchés alors... »

Fondées ou non, les suspicions des douaniers n'auraient pas dû, semble-t-il, légitimer des façons d'agir comme celles dont se plaignait le comte de Caraman et dont Chateaubriand lui-même eut à souffrir.

Il était venu à Londres tout seul et « en garçon » (2). M<sup>me</sup> de Chateaubriand, dit-il, craignant la mer, n'osa passer le détroit. M. Beau de Loménie suppose qu'elle craignait le climat de Londres et les embarras officiels — qui ne la rebutèrent point en 1828, lorsqu'elle accompagna son mari à l'ambassade de Rome. La vérité, comme l'a spirituellement montré M. Levaillant, c'est que René avait tout fait pour empêcher sa femme de venir à Londres. Il avait dit, en partant de Paris, à son homme de confiance, M. Le Moine : « Surtout et à tout prix, arrangez-vous pour qu'elle n'ait pas l'idée de venir là-bas! »...

Cette circonstance donne quelque piquant à la lettre du chargé d'affaires, en date du 13 mars, où il rapportait que les caisses d'argenterie de Chateaubriand avaient été examinées par les employés de la douane. Leur indiscretion obligea le comte de Caraman à faire cette mystérieuse « déclaration » :

« Parmi les caisses adressées à l'Ambassadeur, se sont glissés par mégarde deux petits cartons renfermant des objets de toilette de femme; leur ouverture et leur inspection ayant prouvé qu'ils n'appartenaient pas à M<sup>me</sup> la vicomtesse de Chateaubriand, on demanderait à la Trésorerie la simple autorisation de les réexporter ».

Les documents sont muets sur le sort qui fut réservé aux deux petits cartons et ne permettent pas de deviner le nom de l'« exportatrice ».

(1) *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859.

(2) M. LEVAILLANT, *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand*.

LA DISGRACE DE CHATEAUBRIAND  
D'APRÈS LES RAPPORTS INÉDITS DE THOMAS DARBY

Sous la Restauration, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris avait à son service un agent secret qui résumait pour lui les débats parlementaires, faisait ce qu'on pourrait appeler la chronique des tribunaux et la revue de la presse, et entretenait des relations suivies avec les journalistes parisiens. Attentif à surprendre les moindres mouvements de l'opinion, Thomas Darby rendait compte fidèlement de tout ce qu'il avait appris par des conversations ou des indiscretions. Les relations qu'il avait dans des milieux fort divers, sa connaissance très sûre de la langue française, des partis et des hommes en vue faisaient de lui un utile auxiliaire ; nous avons là-dessus le témoignage de l'ambassadeur lui-même, sir Charles Stuart, dans une lettre à Canning du 2 décembre 1822.

Tout indique que les rapports de Darby étaient appréciés : ils sont conservés aux Archives du Record Office de Londres sous la cote F. O. 97/168, et rédigés en français. Ils fournissent sur l'activité politique de Chateaubriand des renseignements que l'on n'a pas encore utilisés (1).

Nous nous proposons d'en reproduire ici quelques extraits dont il serait superflu de marquer l'intérêt s'il n'est pas inutile de donner à leur propos quelques explications.

Après avoir pris part au Congrès de Vérone, Chateaubriand, comme on l'a vu, devint ministre des Affaires étrangères le 28 décembre 1822, succédant au vicomte de Montmorency. Celui-ci avait pris à Vérone une attitude jugée trop indépendante par Villèle, qui se sépara de lui. A son tour Chateaubriand quitta les Affaires étrangères en 1824. Il fut chassé comme un domestique infidèle, a-t-on dit. « On m'a mis à la porte, écrivait-il lui-même à M. de Montlosier, comme si j'avais volé la montre du Roi sur la cheminée!... »

Le dimanche 6 juin, jour de Pentecôte, il était allé à la messe du roi aux Tuileries. Il attendait d'être reçu par Monsieur lorsqu'on lui remit un billet de Villèle lui annonçant sèchement qu'aux termes d'une ordonnance royale il était remplacé. Il n'avait rien soupçonné. Il n'était averti ni préparé en aucune manière; on ne lui donnait pas un mot d'explication.

Des motifs de sa disgrâce, le plus apparent ou le plus avouable, était le silence qu'on lui reprochait d'avoir gardé pendant la discussion sur le projet de conversion des rentes qui échoua devant la Haute-Chambre : on sait que le bénéfice de cette opération aurait servi à indemniser les émigrés. Dans cette apparente indifférence de son ministre pour un projet qui lui était cher, Louis XVIII vit une trahison punissable.

Le brusque renvoi de Chateaubriand n'était pas sans parallèle. Quelques mois plus tôt, le maréchal Victor, duc de Bellune, qui était ministre de la Guerre et avait encouru la défaveur du duc d'Angoulême, avait aussi été relevé de ses fonctions.

En ce temps-là, le roi, qui se résignait mal à n'être plus un monarque de droit divin, prétendait gouverner aussi bien que régner, sans se soucier des doctrines constitutionnelles sur la responsabilité solidaire des ministres.

M. de La Gorce croit que Villèle ne fut pour rien dans le cruel affront infligé à Chateaubriand. « De qui partait le coup? Villèle a toujours affirmé — et le témoignage de cet honnête homme suffit — qu'il n'avait connu le renvoi de son collègue que par l'ordonnance du roi, qu'il avait été chargé de ratifier. La disgrâce

(1) On ne s'est pas servi non plus des papiers de lord Howard de Walden qui viennent d'être rendus accessibles au public. On y trouve, sous la date du 11 décembre 1824, une lettre confidentielle adressée à Canning, dont l'auteur rapporte une curieuse conversation qu'il eut avec Pozzo di Borgo au sujet de Chateaubriand.

était l'œuvre du roi (1). Telle n'était pas l'opinion de Chateaubriand.

Trois rapports de Darby, en date du 9, du 10 et du 15 juin, sont remplis de commentaires sur l'événement qui venait de se produire et en indiquent les conséquences probables. Les deux premiers furent expédiés à Londres, sans doute en raison de l'intérêt exceptionnel qu'ils pouvaient avoir pour les autorités britanniques.

Voici les principaux passages du second de ces rapports; il est particulièrement digne d'attention, du fait que son auteur se donne comme une sorte de secrétaire *in partibus* de Chateaubriand :

« Jeudi.

Paris, ce 10 juin 1824.

« Ce qui suit Monsieur est de l'ami confidentiel, avoué de M. de Chateaubriand, qui est venu déjeuner ce matin avec moi et m'en a dicté ou communiqué les observations et les faits que j'ai l'honneur de vous soumettre. »

\* \* \*

Il était si difficile de prévoir les événements de dimanche que samedi, à 11 heures du soir, M. de Chateaubriand ni personne des mieux instruits autour de lui ne s'en doutait. Le motif de ces grandes précautions était uniquement de l'empêcher de parler le samedi, ce qu'il aurait fait malgré la résistance de M. de Corbières, s'il avait prévu sa démission. Ceux qui sont au fait trouvent une ressemblance parfaite à une des trois expulsions qui ont eu successivement lieu depuis que M. de Villèle est ministre.

1<sup>o</sup> Il est évident que l'expulsion de M. de Montmorency était antérieurement décidée par la répugnance de M. de Villèle pour toutes les supériorités, puisque rien n'a changé au système par le choix de son successeur (2).

2<sup>o</sup> On sait encore très bien que l'animadversion de M. le duc d'Angoulême pour le maréchal Bellune n'a été qu'un prétexte, puisque M. de Chateaubriand qui s'y est opposé a reconnu à l'instant que M. de Villèle n'avait fait céder le Roi au Duc que dans la seule intention de mettre M. de Lauriston à la Guerre afin de faire vaquer la Maison du Roi pour M. le duc de Doudeauville. M. de Chateaubriand a alors pour la première fois offert sa démission si on ne faisait pas un choix de la couleur du maréchal qu'on renvoyait et il a arraché celui de M. de Damas. Depuis cette époque jusqu'à et y compris la démission de son protecteur, M. Damas est tout entier à Villèle, fait vrai et curieux.

3<sup>o</sup> Voilà précisément la troisième représentation de la même mesure.

C'est une grande erreur de croire que M. de Chateaubriand ait jamais volontairement compromis son existence ministérielle à laquelle il mettait le plus grand prix. La vérité est encore qu'une ou deux personnes seules avaient son secret, et il s'était fait un plan qui ne manquait ni de dignité ni d'adresse.

M. de Chateaubriand s'était persuadé qu'il y aurait une espèce de puérité à disputer à M. de Villèle le matériel de la première place, tandis qu'il se faisait à côté une véritable primauté morale qui était appuyée tout à la fois sur sa grande réputation littéraire, l'excellence de ses formes singulièrement contrastées avec les manières ignobles de ses collègues, un talent parlementaire qui grandissait chaque année dans les Chambres et enfin sur ses relations que le titre et la nature de son premier ouvrage lui ont donné avec le clergé politique.

On ne doit pas oublier la manière incontestablement supérieure

quoique ignorée dont il faisait la seule partie du ministère à laquelle il ait donné ses soins, je veux dire la correspondance qui se bornait aux Cours de Londres, Vienne, et surtout de Saint-Petersbourg. Il envoyait copie de cette dernière, en passant par Berlin, à M. de Rayneval (1), en qui il a toute confiance — l'intimité qui n'est pas un secret entre l'Empereur de Russie et lui, qui se sont écrit une infinité de pages entre Vérone et le 7 juin 1824.

Ce dernier mot a besoin d'explication. On pourrait dire : « Est-ce que l'Empereur de Russie a écrit à M. de Chateaubriand? »

Réponse. M. de La Ferronnays (2) était devenu si agréable à l'Empereur de Russie et un confident si intime de ses pensées, que quatre ou cinq fois par an cet ambassadeur expédiait des dépêches dont plus de la moitié était composée d'alinéas (3) qui commençaient par ces mots : « Ceci est écrit sous la dictée même de Sa Majesté » et réciproquement le ministre de France écrivait toujours par ses courriers deux dépêches dont l'une, quoique adressée à l'ambassadeur, était destinée à être lue par l'Empereur et souvent laissée dans ses mains.

On voit qu'un homme qui, sans être et sans du tout se croire propre à être Président du Conseil, s'était formé un pareil plan de succès, n'avait aucune envie de compromettre une telle destinée par une misérable rivalité avec un homme à qui il se croyait universellement supérieur.

Ainsi, comme nous l'avons dit, l'affaire des Rentes n'est qu'un misérable prétexte pour se débarrasser du troisième rival comme des deux premiers.

Voici maintenant quelques détails authentiques sur cette affaire.

1<sup>o</sup> M. le duc de Mouchy, qui a joué un si vilain rôle dans cette affaire à la Chambre des Pairs, qu'il en a rapporté le sobriquet de *Capitaine Rapporteur*, savait la chose et l'a dit chez sa mère samedi, à 11 heures du soir;

2<sup>o</sup> M<sup>me</sup> du Cagla avait dit dès le jeudi : « M. de Chateaubriand n'en a pas pour huit jours » ;

3<sup>o</sup> Il est constant que M. de Villèle a fait croire au Roi que c'est M. de Chateaubriand qui a offert sa démission;

4<sup>o</sup> S. A. R. Monsieur a dit que « les choses avaient été si vite que quoiqu'à peu près prévenu, la chose avait été signée de son frère avant qu'il ne pût s'y entremêler ».

On voit que Chateaubriand se défend à la fois contre l'accusation de dilettantisme dans l'exercice de ses fonctions et celle d'avoir été le rival de Villèle, à qui il se croyait très supérieur. Au fait, il se considère comme une victime de la jalousie et rend le Président du Conseil responsable de sa chute.

Darby ne croit pas qu'il avait les qualités d'un homme d'État. Déjà le 11 décembre 1822 il attirait l'attention sur son insupportable vanité, son manque de souplesse et de discipline, sa précipitation, et le comparait à son ami Hyde de Neuville. « Tous deux fort entêtés et pleins de prétentions, sont de tristes orateurs en improvisant. » Le 9 juin 1824, faisant l'oraison funèbre du ministre déchu, il dit : « On remarque que dans le ministère M. de Chateaubriand était un rival peu redoutable; au dehors et une fois la plume à la main, il devient un ennemi extrêmement redoutable. Paroles prophétiques!

Il remarque plus d'une fois que Chateaubriand était tout acquis à l'empereur de Russie et au comte Pozzo di Borgo, son représentant à Paris, qui l'appuyaient de toutes leurs forces. Cette russo-phobie et le rôle qu'il avait joué dans les affaires d'Espagne l'avaient rendu impopulaire, nous le savons, de l'autre côté de la Manche.

(1) Louis XVIII, p. 287.

(2) On s'en souviendra, celui qui ne changea rien au système, ce ne fut pas Villèle, mais Chateaubriand lui-même, qui trompa l'attente de son chef.

(1) Ambassadeur de France à Berlin.

(2) Ambassadeur de France à Saint-Petersbourg.

(3) Nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation de Darby.

La nouvelle de sa disgrâce y fut accueillie très froidement. Ni le *Times*, ni le *Morning Chronicle*, ni l'*Examiner* ne versèrent une larme sur son départ, mais s'en réjouirent.

Darby raconte à sa façon comment Chateaubriand fut séduit et entraîné par le Tsar.

« On considère M. de Chateaubriand, quoiqu'il n'ait aucun système de politique extérieure bien arrêté, comme un véritable agent de M. Pozzo di Borgo et courtisan de l'Empereur, à l'aide duquel il espérait se maintenir. On convient dans le public que M. de Chateaubriand n'a jamais été qu'un brillant écrivain prenant le talent des phrases pour des idées et des systèmes. Ainsi, la Russie a habilement pris les devants sur les autres puissances et parlant à son imagination, s'est assuré son appui ».

Ne croirait-on pas entendre M. Paléologue quand il nous parle d'Alexandre, dont le romantisme personnel s'accordait à celui de René, et dont les cajoleries s'adressaient surtout à l'écrivain, qui avait trouvé, pour célébrer le *Génie du Christianisme*, des phrases dignes d'être insérées dans le manifeste de la Sainte-Alliance?

Darby note le 9 juin qu'il y a eu affluence du Faubourg Saint-Germain dans la modeste demeure où est déjà rentré M. de Chateaubriand. M. de Blacas, Polignac, l'Archevêque de Paris et beaucoup d'autres s'y sont succédé.

L'ex-ministre a commis une faute en négligeant la favorite de Louis XVIII, M<sup>me</sup> du Cayla.

« M. de Chateaubriand a toujours été mal avec M<sup>me</sup> du Cayla et s'est refusé à l'aller voir, on ne sait trop pourquoi, puisqu'il avait des maîtresses affichées, M<sup>me</sup> Lafond et depuis M<sup>me</sup> Boni de Castellane ».

Darby, à ses heures, avait la plaisanterie amère; je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes :

« Il quitte le ministère pauvre comme il était entré. Il avait (disent ses amis) 60,000 francs d'économies sur son Ambassade d'Angleterre, et il n'emporte que 7,000 francs des Affaires étrangères. Comme il en est sorti un dimanche, où toutes les caisses sont fermées, il n'a pu puiser dans la sienne, quand même il en aurait eu la tentation. »

J. DECHAMPS,

Professeur à l'Université de Londres.

## Profils de rechange <sup>(1)</sup>

### M. André Tardieu

La tradition familiale d'André Tardieu ne comporte ni éclat ni écart; elle est une succession rigoureuse de tableaux intimes, laborieux, dont l'art et l'effort se partagent l'action: de 1674 à 1818, les Tardieu furent graveurs de père en fils; le premier qui ne le fut point fut Ambroise Tardieu, médecin légiste français et membre de l'Académie de médecine.

Cette généalogie si robuste, où l'héritage se modifie à peine au cours des siècles, ne comprend pas un seul homme politique. André Tardieu est le premier qui osa aventurer sur les sables mouvants du forum un nom que n'avaient porté, jusqu'alors, que des artistes ou des savants. Faut-il rechercher dans le particularisme sévère de cette première jeunesse la marque originale d'un principe familial? Le savant dans son laboratoire, l'artiste

(1) Extraits d'une série de portraits qui paraîtront prochainement, sous ce titre, aux « Editions Excelsior », à Paris.

dans son atelier, qui ont formé les maillons de la chaîne, appartenaient, sans nul doute, à cette bourgeoisie paisible et fermée qui traversa, sans passion, mais non sans curiosité, tout un siècle riche d'erreurs et d'idées généreuses.

Il n'était pas de bon ton, en ce temps-là, de descendre dans la rue et de se mêler aux enthousiasmes de l'époque. Le docteur Ambroise Tardieu connut une impopularité rare, pour avoir approuvé les mesures de rigueur prises par M. Duruy contre des étudiants plus soucieux de politique que de savoir.

J'imagine qu'André Tardieu, lorsqu'il se laissa entraîner, par une fée tyrannique, jusqu'aux confins de la polémique, dut apparaître aux siens comme la forte tête de la maison. Son père, pourtant, avait tout fait pour épargner aux ancêtres une aussi cruelle surprise. Fortement nourri de culture classique, il avait voulu modérer lui-même le jeune cerveau, déjà impatient d'apprendre et de penser.

Toute sa vie, André Tardieu porte le signe d'une indépendance qui le sert ou le dessert, au gré des événements. C'est avec un tempérament de solitaire qu'il compose son destin. Il ne se remet qu'à lui-même pour la direction de sa vie. Il ne reçoit pas de conseils, et n'en donne qu'avec tact. De ses premières années d'études, aux côtés de son père, il a gardé le détachement du voyageur pour les choses matérielles. S'il croit à un certain déterminisme, s'il n'ignore pas qu'il est des lois naturelles qui pèsent sur chacun de nous, du moins s'efforce-t-il de dégager et de traduire, pour l'avenir, les résultantes des phénomènes quotidiens de la vie. Il voit loin, aussi loin que porte son regard, qui est ferme et ne vacille point. Il est sans liens et sans attaches, et je suis tenté de penser qu'il considère cette solitude comme un des secrets de sa force. C'est elle qui lui permet de se dégager des contingences sociales et de se trouver aussi à l'aise en compagnie des humbles qu'en celle des grands. Elle le détourne de la politique des clans, des associations de hasard et des camaraderies d'un jour; mais elle lui fait ressentir plus profondément le prix de certaines amitiés spontanées, qui n'ont cessé de le suivre.

André Tardieu doit à son éducation d'être parmi nos hommes d'Etat un de ceux qui ont le plus sûrement échappé à la déformation professionnelle. Tôt ou tard, en effet, un homme politique est contraint de rompre le cadre normal de son existence et de s'enfermer dans un cercle restreint où l'on cesse de respirer le même air que tout le monde. André Tardieu, au contraire, lorsqu'il le peut, ouvre les fenêtres toutes grandes sur le spectacle de la vie.

Si, dès la jeunesse, André Tardieu eut plus le souci d'être « moi » que d'être « nous »; s'il préféra, de bonne heure, aux coalitions d'occasion, les combats singuliers; s'il fut, en un mot, arrondissementier avant la lettre, il faut expliquer cet égotisme par deux circonstances accessoires.

D'abord, André Tardieu est Parisien, et Parisien de la droite; on ne se lie guère à Paris, mais moins encore au parc Monceau qu'au Quartier Latin; enfin, il a une santé qui fait l'étonnement de ses contemporains et qui fut la joie d'Adrien Hébrard, son cher et spirituel patron du *Temps*.

Quel précieux levier, pour un mécanisme intellectuel de cette envergure, que cette résistance au travail et au plaisir, que cette faculté qui la garde intact et égal à lui-même, au milieu des plus grands efforts physiques! Sa santé, c'est la deuxième raison qu'il a pu se donner légitimement de n'avoir confiance qu'en lui; mais sa santé, c'est aussi sa bonne humeur.

Quelques-uns qui, sous l'ancienne législation, le voyaient traverser les couloirs de la Chambre, de son pas bref, l'air un peu hautain, aggravé par l'expression volontaire du regard, disaient de lui: « Il n'a pas l'air d'un bon type. » Et pourtant, il est peu

d'hommes politiques qui aient gardé plus d'amis et d'affections fidèles.

Comment concilier cela? Ceux qui l'aiment et qui le connaissent bien expliquent ce contraste entre les traits physiques et ceux de l'âme par l'excessive pudeur de ses sentiments, par la crainte d'être déçu dans ses amitiés. Il met un masque sur son cœur pour mieux le contenir, masque qui reste fort accueillant, malgré le sourcil froncé, non parce qu'il menace, mais à cause de l'attention qu'il porte à tout ce qu'il considère; il est vrai que le bas du visage n'est guère pacifique et que le menton est sans tendresse; mais le pli des lèvres donne à l'ensemble le caractère d'une indulgence et d'une douceur inavouées.

\* \* \*

André Tardieu a failli devenir médecin, par souci de la tradition familiale peut-être. Puis, il s'est ravisé, a préparé l'École normale, où il a été reçu, mais où il n'est pas entré. Après une année de cours à l'École des Hautes Etudes sociales, il prépara le concours du ministère des Affaires étrangères; en 1897, il est à Berlin comme attaché d'ambassade. Il y est avec le marquis de Noailles et, à ses côtés, devient le témoin étonné et circonspect des premières coquetteries que Guillaume II prodigue à la France. La Triple-Alliance se montre moins agressive, les affaires de Crète ont fourni à toutes les grandes puissances une occasion d'agir en commun et de se rapprocher; mais, hélas, les amabilités allemandes sont comme le pavé de l'ours; elles ne peuvent s'exprimer sans heurter notre susceptibilité de vaincus. Pourtant, cette politique nouvelle n'alla pas au-delà d'une visite que Guillaume II fit au vaisseau-école français *Iphigénie*.

Que d'événements, que de surprises et de quels regards scrupuleux devait les observer le jeune attaché d'ambassade, le compagnon jovial des princes allemands, qui, vingt ans plus tard, négociera à Versailles la liquidation de l'atroce aventure qu'il avait pressentie!

La guerre a pu bousculer l'ordre des souvenirs qu'il rapporta de ce séjour à Berlin et changer leurs reflets; elle n'a pas modifié je crois, l'impression que fit sur lui l'attirante figure du prince de Bülow.

Il l'a connu, pendant les affaires de Crète, ministre intérimaire des Affaires étrangères; il l'a vu, méthodique dans l'ondoisement, entrer dans le concert des puissances, puis s'exclure, « parce que, disait-il, l'Allemagne n'a point d'intérêt dans les questions méditerranéennes ».

Les deux hommes se sont jaugés; plus tard, ils continueront de s'observer, de loin, avec cette crainte que donne aux plus forts le sentiment réciproque de leur valeur. Ainsi, alors que les débuts dans la vie politique se font tout naturellement au dedans, ceux d'André Tardieu se sont faits au dehors; mais cette première empreinte restera la plus durable: ni son intimité avec Waldeck-Rousseau, dont il devient le secrétaire à la présidence du Conseil, ni l'inspectat général des services administratifs ne modifieront sa psychologie de voyageur. D'emblée, il écartera de sa route le dogmatisme, les opinions toutes faites, les doctrines rigides; il restera fidèle à sa formation originelle, faite surtout de pénétration humaine et de généralisation rapide.

Quand ses fonctions auprès de Waldeck-Rousseau l'auront, pour la première fois, mis en contact avec le monde parlementaire, son « moi » le préviendra contre la mêlée invisible des couloirs, contre les pièges environnés de sourires. Il résiste à l'ambiance et fait plier les habitudes; plus tard, ne lui reprochera-t-on pas, devenu député, de mépriser la règle du jeu?

Puis, voici l'occasion de renouer avec la diplomatie, et de renouer sans attaches. Aux environs de 1901, M. Jean Dupuy était direc-

teur du *Petit Parisien*. Sa longue expérience lui avait fait pressentir la destinée qui couvait sous l'active bonne humeur d'André Tardieu. Il lui proposa une collaboration à son journal. La manie de l'uniformité affectait alors à un égal degré les rubriques et les honoraires. Tous les articles politiques étaient signés Jean Frolo et invariablement payés quarante francs.

Tels furent les premiers pas d'André Tardieu dans le journalisme. Doit-on s'étonner qu'après avoir si peu persisté dans les difficiles carrières où il n'avait recueilli que des succès, il ait voué à cette profession un attachement qui dure encore? Est-ce parce que cela le changeait, enfin, d'accéder pour la première fois, sans concours, à un fiévreux et passionnant métier? Ou se plaçait-il, volontairement, dans un carrefour où le vent souffle avec plus d'impétuosité qu'ailleurs? Le journalisme est un perpétuel courant d'air. On y entre comme dans un moulin, et on sort de même. Les virages y passent, si rapides, si nombreux, qu'on n'a pas toujours le loisir de les reconnaître. Mais la vie y est si intense, si riche d'impressions que bien souvent le souci de son propre destin y s'effrite et s'y disperse au bénéfice des idées.

André Tardieu s'imposa vite par la vigueur de sa plume et un don rare d'exposition. On le reconnut sous le masque de Jean Frolo; son nom courut sous le manteau et se répandit dans les salles de rédaction. Le *Figaro* lui demanda des articles, puis, six mois plus tard, il eut, avec Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, ce savoureux entretien:

— Je ne vous connais pas autrement, lui dit ce dernier, que par des articles fort remarquables que vous avez publiés dans une revue.

A quoi André Tardieu répondit:

— Je vous remercie de la haute opinion que vous avez de moi; mais, dans l'intérêt de nos relations et futures, il est bon que vous sachiez, dès maintenant, que je n'ai jamais écrit un mot dans une revue.

Adrien Hébrard ne se démonta pas. Il sut gré à son interlocuteur d'avoir décliné la rituelle politesse des accueils directoriaux. Il n'en conçut que plus d'estime pour son visiteur et, très à l'aise, lui tendant la main:

— Maintenant, nous ne pouvons plus nous décevoir!

Et il lui confia la rédaction des « Propos diplomatiques ».

Deux phases essentielles ont surtout contribué à modeler la figure intellectuelle d'André Tardieu: d'abord son séjour au *Temps*, puis la guerre, qui ricocha naturellement sur son destin; la première phase fut celle de la préparation; la seconde, celle de l'action. Inséparables l'une de l'autre, nous définirions mal, en les négligeant, le Tardieu d'aujourd'hui, plus fort dans sa maturité, plus ferme dans l'apaisement.

Aux environs de 1904, le bulletin politique du *Temps* était rédigé par Francis de Pressensé, qui, remarquable de régularité dans l'envoi de son article, l'était beaucoup moins dans sa présence; on ne le voyait plus, et son bulletin, qui parvenait au journal sous l'enveloppe fragile d'un pneumatique, se ressentait de ces façons expéditives.

Son directeur goûtait peu cette collaboration distante; grand observateur des choses et des gens, il aimait la rumeur d'un journal en activité, de cette création au jour le jour qui meurt et renaît sans cesse, et ne séparait pas l'assiduité à cette œuvre éphémère d'une cohésion sentimentale et utile.

Un matin de décembre, il rejoignit son collaborateur dans l'escalier du *Temps* et lui offrit, à brûle-pourpoint, la succession de Francis de Pressensé.

André Tardieu accepta et, le 1<sup>er</sup> janvier 1905, commença la série éblouissante de ses chroniques. Elles durèrent jusqu'à la guerre. Ce fut son printemps; un radieux printemps qui se prolongea

gea dix ans, pendant lesquels s'affirmèrent la liberté d'une conscience et la maîtrise d'un esprit; les idées ont une violence qui laisse loin derrière elle l'effet de la dynamite. Celles que chaque jour André Tardieu faisait éclater dans les colonnes du *Temps* ont laissé des traces toujours vives; on les retrouve un peu partout aujourd'hui, dans les sévères ouvrages que la politique et l'histoire ont inspirés à d'autres. La référence rituelle pour cette période de dix années fut et est encore l'article d'André Tardieu dans le *Temps*.

Ses moyens? Son procédé? Une érudition rare, le trait sobre, le sens de la formule, une vision directe de la réalité; pas de mots inutiles, mais un art bien à soi d'humaniser le complexe. De son cerveau, les idées sortent comme filtrées. Son tempérament le dressa contre une époque lourde de dogmes, de pensées guindées, de nuées romantiques. « La diplomatie, écrira-t-il plus tard, c'est la recherche des transactions. » Il est resté fidèle à cette expression du classicisme parce que l'y conviait un besoin impérieux de clarté et de logique.

Fut-il, comme on l'a dit, absolu dans la controverse et supérieur à la contradiction? Son procédé, incisif, direct, a pu donner cette impression, mais, quand, chaque jour, il devait fournir au mouvement des idées la contribution qu'on attendait de lui, pouvait-il se dérober à l'inévitable et dangereux enchaînement que l'événement lui imposait? Dans un siècle qui vous fait volontiers prisonnier de voisins que l'on n'a pas choisis, Tardieu a continué de rester « lui ». A ce point que le prince de Bülow dira, un jour : « Il y a six grandes puissances, et une septième qui est M. Tardieu ».

Et plus récemment, il y a deux ans, M. Stresemann convenait qu'André Tardieu avait été, dans le *Temps*, la gouvernante revêchée de l'Europe; cette opinion de M. Stresemann ne saurait déplaire à aucun Français.

Dans la chaude intimité d'Adrien Hébrard, auprès de ce petit homme pétri d'esprit, grisant et vif comme un vin de terroir, André Tardieu sentit croître son penchant pour la lutte et son mépris des contingences. Pendant dix années, la rédaction fut galvanisée par la bonne humeur concertée des deux hommes. Les heures fuyaient entre l'esprit de l'un, crépitant d'étincelles, et l'allégre rayonnement de l'autre. Il n'est pas douteux que Tardieu a gardé de ce contact, en même temps qu'une certaine vision ironique de la vie, la faculté, chez lui si marquante, de l'abrégié, de l'elliptique et du concentré.

Sa capacité de travail était ce qu'elle n'a pas cessé d'être; elle jetait ses collaborateurs dans l'étonnement, et M. Merlin, le leader du *Temps* pour la politique intérieure, se souvient de l'avoir entendu dicter à la fois, à deux secrétaires, un article pour son journal et un autre pour un organe argentin. Sa mémoire n'est pas moins exceptionnelle. C'était, autrefois, l'œuvre de Wagner dont il pouvait réciter, par cœur, en allemand et en français, de longs extraits; aujourd'hui, ce sont vingt années de politique qu'il peut, sans une défaillance, dénombrer et raconter.

En même temps, André Tardieu, sans doute, pour justifier Adrien Hébrard de son accueil, s'était accoutumé aux collaborations périodiques. Il donnait des articles à la *Revue des Deux Mondes*, à des journaux de province, de l'étranger, et publiait de savants ouvrages sur les problèmes extérieurs du moment : *Questions diplomatiques* en 1904; *la Conférence d'Algésiras* en 1910; *la France et les Alliances* en 1910; *le prince de Bülow* en 1910; *le Mystère d'Agadir* en 1912, etc.

Epoque frémissante et mondaine, où il vécut gâtant ses amis, les choyant, adoré par les uns, envié par les autres; sa personnalité, en s'affirmant, avait menacé, et certains ne le lui pardonnaient pas; porté spontanément au premier rang de la polémique par son ascension rapide, il devait, nécessairement, recevoir le plus rude choc. Si l'écoeurement avait triomphé trop vite, s'il avait

songé, un instant, à une retraite prématurée, la calomnie qui l'atteignait en pleine poitrine lui eût fermé toute issue. C'est le sort du politique d'être emprisonné dans le succès comme l'épreuve; pour celui-là, l'important est de durer; mais ce serait mal connaître Tardieu que de l'imaginer ainsi.

Il n'espérait et ne provoquait les coups que pour mieux les rendre et, un jour de 1914, l'ardeur de la bataille l'entraînera au Palais-Bourbon.

Il était député de Seine-et-Oise quand la guerre éclata. Il ne lui apparut pas que le devoir pût se discuter.

Il partit d'abord pour le quartier général de Joffre, puis, sur sa demande, pour la 70<sup>e</sup> division, où il prit, comme capitaine, le commandement d'une compagnie de chasseurs. La guerre a des aspects truculents qui, peut-être, ne furent pas pour lui déplaire. Son patriotisme pudique, sans phrases, instinctif, devait se réjouir de ce chaud contact avec l'homme de chez nous; il sut faire surgir chez les plus simples les vieux et tenaces liens de la terre. Puis, sa psychologie généreuse fit le reste; les soldats l'aimèrent, et le souvenir s'en est prolongé, des tranchées de l'Artois d'où on l'emporta, grelottant de fièvre, à l'élection de Belfort.

Un adversaire l'avait traité d'embusqué : du fond de la salle, une voix jaillit, nette comme un coup de clairon :

— 70<sup>e</sup> division; 44<sup>e</sup> bataillon; 7<sup>e</sup> compagnie, capitaine Tardieu.

C'était un paisible représentant de commerce qui passait; il ne votait pas; il eût peut-être voté contre. La solidarité du front l'emporta.

\*\*\*

Après une congestion cérébrale qui faillit être mortelle, Tardieu, sur la demande expresse de Foch et de Pétain, retourna à la Chambre.

Ses premiers succès oratoires datent de là; ses interventions en comité secret font des ravages; il critique, sabre, coupe, cisaille, impitoyablement. M. Ribot s'inquiète. Ce produit type du parlementarisme n'admet pas qu'on ne joue pas la bande, même quand le sort du pays est en jeu et que les révélations s'imposent.

Pour éloigner l'enfant terrible des comités secrets, Ribot propose à Tardieu un haut commissariat aux Etats-Unis. Dans l'esprit de celui qui offre, n'est-ce pas plutôt un titre qu'une fonction? Un exil qu'une ambassade? On serait tenté de le penser, devant la variété et le nombre des obstacles qu'André Tardieu devait rencontrer dans l'accomplissement de sa mission.

Il prit passage sur la *Marseillaise*, le 6 mai 1917; le 15 mai, dans la nuit, le paquebot jetait l'ancre dans la rade de Hampton Roads, en Virginie, au moment même où Joffre s'embarquait pour la France, après un voyage triomphal à travers l'Amérique.

Cette fois, Tardieu est bien devant l'obstacle, et l'obstacle s'annonce à sa mesure.

D'une mission de parade, d'une promenade imposée, il va faire la pierre de touche de la collaboration franco-américaine.

A son arrivée, tout est à faire, tout est à résoudre; il y a à peine un mois que les Etats-Unis sont en guerre. Les soldats ne sont pas armés et les usines ne sont pas outillées pour la production rapide du matériel de guerre; pourtant, Foch et Pétain ont dit à Tardieu :

— Envoyez-nous des régiments. Il nous faut des volontaires pour boucher les trous.

En moins de trois semaines, du 27 mai au 16 juin 1917, Tardieu a reçu de huit ministres français des télégrammes, pressants jusqu'à l'alarme, pour implorer des munitions, des céréales, des bateaux.

Moins de deux mois après, les soldats des Etats-Unis débarquent sur nos côtes et, avec eux, la victoire.

Ce n'est qu'un aspect de l'effort réalisé; pour le juger à sa mesure et pour le justifier par des chiffres, il faut lire l'admirable livre qu'André Tardieu a publié, le mois dernier, sur la coopération américaine : *Devant l'obstacle*.

Le sujet lui tenait à cœur; car, quoi qu'en aient dit quelques-uns, il lui est arrivé de se juger sans indulgence et de tenir pour mérités certains coups du sort; mais, sur son œuvre en Amérique, sur sa contribution à l'effort des Etats-Unis dans la guerre, il n'accepte pas qu'on lui dispute l'élémentaire justice de reconnaître qu'il a réussi.

\* \* \*

Son sentimentalisme lui a joué le tour de l'associer trois fois, dans sa vie politique. De ces temps idylliques il n'a guère recueilli que le regain d'estime rétrospective qui s'attache, aujourd'hui, à son nom. Une première fois, dans les terribles polémiques qui assaillirent les négociateurs de la paix, il se solidarisa, par élégance naturelle, — peut-être aussi par défi, — avec les seuls responsables des clauses financières et économiques.

Si bien que, de bonne foi ou de mauvaise, on a pu écrire qu'André Tardieu avait, lui aussi, promis que « l'Allemagne paierait ». Il est encore de jeunes parlementaires — nous en connaissons — qui continuent de lui attribuer la paternité des clauses financières du traité. Or, Tardieu, dans la paix, a joué un rôle de premier plan, mais qui n'a jamais été au delà d'un programme bien déterminé et fixé d'avance : les problèmes territoriaux. Il a négocié, notamment, les nouvelles frontières de la France à l'Est et le statut rhénan pendant les quinze années d'occupation. On conviendra que ce fameux traité, si calomnié, si malmené, si tailladé dès sa naissance, porte tout de même en lui, grâce à Tardieu, une autre garantie que tout ce que la nécessité et les déceptions de ces dernières années nous ont contraints de réaliser depuis.

Une deuxième fois, il fait avec Georges Mandel une politique parallèle. Tous les deux avaient une individualité trop en relief, un tempérament trop exclusif, pour soutenir longtemps la discipline de l'attelage. Unis par le clemencisme, par le souvenir des luttes communes aux côtés de l'homme de la Victoire, ils restaient pourtant, dans l'ancienne législature, des chefs sans troupe; ils essayèrent de s'imposer, et l'on peut dire, du point de vue parlementaire, que la deuxième moitié de la législature du Bloc national fut une tentative d'encercllement et de capture faite par eux sur le gros de la Chambre.

Seulement, ils s'y prenaient trop tard. Jusqu'en 1920, ils s'étaient bornés à rester des clemencistes, ce qui était certes un beau nom, mais pas un parti; et puis, être clemenciste, n'est-ce pas être homme de gauche? et n'est-ce pas cette tendance que Tardieu exprimait lorsqu'il votait en 1920 la prise en considération du projet fiscal de M. Léon Blum? Pendant ce temps, Mandel s'efforçait de réaliser un clemencisme de droite dont son grand patron dut être le premier à s'étonner, et peut-être à s'offenser. Victimes l'un et l'autre, d'une fidélité sans contrainte, mais surtout d'un clemencisme que leur tempérament revisait sans cesse et en réactions contraires, il était fatal qu'ils tirassent un jour à hue ou à dia.

Mais quel équipier magnifique doit être celui qui, de sa hautaine et austère retraite, impose à de tels caractères cette persévérance dans le souvenir et cette abdication dans l'espoir! Quelle empreinte Clemenceau a-t-il laissée sur Tardieu? Il semble bien que, les deux hommes s'étant rencontrés et compris, les dons du plus jeune n'eurent à ce contact qu'à s'épanouir. Le gain fut plus psychologique que politique; où la volonté domine, les idées n'ont guère besoin d'être définies. Chacun ne voit-il pas le monde à travers son désir? Auprès de celui qui a connu dans le triomphe et l'ingratitude une ivresse égale, Tardieu a pu se convaincre qu'on ne

gouverne pas avec des formules, mais avec de la matière vivante, avec des hommes; pendant deux années que se prolongea l'idylle Mandel-Tardieu, les gouvernements sentirent souffler, chaque matin, la froide bise de la défaite. *L'Echo national* était là, régulier comme le chocolat du matin, vibrant d'ironies et d'imprécations que chaque manquement au traité de Versailles inspirait à son directeur.

Puis vinrent le 11 mai, et la troisième association d'André Tardieu. Il voulut rester fidèle à ses colistiers du 16 novembre 1919; mais ceux-ci, affirment les mauvaises langues, ne le lui rendirent pas; du moins le fait fut-il constaté au cours d'un procès célèbre par l'éloquence généreuse et parfois justicière de M<sup>e</sup> Henry Torrès.

C'est l'échec! C'est la brisure volontaire; mais, même vaincu, l'homme fort ne baisse pas la tête. Il s'isole et attend. Tardieu faillit ne pas attendre parce que le dégoût le submergeait. Il s'aperçut vite que la vie, en France, était si hermétiquement compartimentée qu'il ne pouvait échapper à son destin; deux années plus tard l'occasion s'offrant de se battre seul, et à visage découvert, il se présente à Belfort. Quelle revanche! Pas de doctrine, mais un homme; pas de partis, mais un programme. Il confond dans une même réprobation unanime le Bloc national et le Bloc des gauches, également incapables, également suspects, également responsables. Il ennoblit la lutte et ses adversaires eux-mêmes, en se dégageant des arcanes, des fondrières, des vulgarités inséparables de la politique. Il est élu triomphalement.

Depuis, il est devenu ministre et président de Conseil; il l'avait déjà été; mais il fallut à l'opinion oublieuse qu'il triomphât dans quelques problèmes sociaux d'importance et qu'il donnât à la France un nouveau visage devant le monde pour qu'elle se souvînt qu'il était un homme d'action; il fallut qu'ayant agi, il parlât pour qu'on pressentît que la lutte des classes n'était qu'une formule politique, et leur collaboration une réalité nationale.

Ainsi, par-dessus les doctrines, Tardieu rejoint les hommes par tout ce qu'il porte en lui de si diversement français, de si humainement supérieur.

## M. Jean Ybarnégary

Il arrive, même au Parlement, qu'il y ait une belle cause à défendre, un beau geste à accomplir, une injustice à dénoncer, une inégalité à réparer, une gloire à protéger sur quelque banc qu'elle siège, une vertu à honorer dans quelque parti qu'elle se trouve; tournez-vous alors vers les gradins les plus élevés de la droite la plus extrême : vous ne manquerez pas d'y voir se dresser, d'un seul mouvement, avec un grand air tranquille de braver l'opinion ambiante, un homme qui, je crois, a des amis partout et des complices nulle part : c'est Jean Ybarnégary.

Il est de droite parce qu'il représente à la Chambre une foi et des traditions comme il n'en fleurit qu'au pays basque, à l'ombre dorée de ses sanctuaires, sous le signe d'une pitié sans apprêt, sans trouble, simple et nue comme la pierre dépouillée de ses cimes. Mais ce capitaine magnifique, qui sert avec un cœur sensible le démon taquin de la politique, appartient à tous les climats de France, à tous les partis où vivent encore une mystique, le sens de l'honneur et le goût de l'hygiène. Il est parmi ceux qui dominent les opinions sans abandonner leurs principes. Ses amis sont fiers de lui et il n'a d'adversaires que ceux qui en sont dignes. La plus belle des qualités de l'esprit, c'est le goût, comme la plus sûre des qualités de la personne, c'est le naturel. Il joint l'un à l'autre. Alerté, fringant, le sourire aux lèvres, il va, traverse les groupes et les milieux en se mêlant sans se confondre jamais. Il a l'orgueil de ses muscles, de son regard, de son indépendance, sans en avoir la vanité. Sa connaissance de lui-même et des autres le soustrait à la servitude des influences et des clans. Comme il ne témoigne

pas d'autre ambition que celle de servir, il peut louer les uns, critiquer les autres, sans que l'on doute de son impartialité.

Cette conception antique de l'honneur, qui veut que l'on lave une injure sans aller jusqu'à la haine, qui suppose le sacrifice sans exclure le *fair play*, n'a plus guère de refuges qu'à l'armée et dans la compétition du sport. Ybarnégaray, qui fut un soldat magnifique, est aussi, on le sait, un héros du fronton. Il ne cesse jamais d'être l'un et l'autre dans toutes les circonstances de sa vie. Est-ce le soldat qui se prend au jeu? ou le joueur qui lutte en soldat? On ne saurait le définir très exactement. C'est le goût du risque, commun aux deux, qui l'anime assurément, mais avec assez de finesse et de ruse pour rejeter le risque chez l'adversaire. Voyez-le à la tribune, le jarret tendu, la poitrine offerte, le geste large, la voix vibrante. Ce n'est pas une rapière qu'il manie, c'est une chistera; ce n'est pas une balle qu'elle fait rebondir, mais deux, trois et quatre, et d'où qu'elles viennent. Elles font mouche à chaque coup. Elles ne blessent pas, mais elles cinglent. On n'aime pas les recevoir, mais on a la curiosité d'en goûter l'effet au moins une fois. Certains préfèrent ne pas les renvoyer. Ils les mettent dans leur poche pour les rendre quand le danger sera passé.

Ybarnégaray joue, j'allais dire il jongle, avec une éloquence qui masque d'autant plus le secret du jeu, que plus celui-ci est serré, plus la parole est entraînant, chaude, spontanée, pleine de verve et d'abondance. Les replis stratégiques et la conquête du terrain se font dans cette même allégresse claironnante, de sorte que lorsqu'il descend de la tribune, on ne sait pas toujours qui est le vainqueur du tournoi; Ybarnégaray, du reste, ne s'en soucie pas. Il a marqué des points, il a fait de son mieux. La partie est finie; il s'apaise, souffle, s'éponge, se secoue doucement avec cette lenteur sereine qu'il met à dénouer les liens qui retiennent la chistera à son poignet quand il quitte le fronton. Puis il va, d'un pas égal, faire un tour à la buvette.

\* \* \*

Jean Ybarnégaray ne songeait pas à la politique. Et cela se conçoit quand on voit le dédain hautain qu'il lui oppose encore aujourd'hui. Si la Chambre n'était pas pour lui un terrain de jeux, il ne monterait jamais à la tribune. Mais la politique le guettait et attendait son heure. Il est de ces hommes qui dès leur premier contact avec une foule exercent sur elle une sorte de magnétisme secret; sans que les raisons en soient bien définies, ils excitent la curiosité, provoquent le commentaire. Ils sont sans le vouloir un centre d'intérêt, d'attraction et, par là même, une cible.

Jean Ybarnégaray, dans le pays basque, était déjà, avant de devenir un personnage politique, une de ces rares et fortes individualités. On le savait simple, hardi et fort. On reconnaissait de loin son grand corps qui a les proportions d'un guerrier. On se soumettait, sans se retenir, au charme de son exubérante et saine nature, qui n'admet pas de restrictions. On se laissait conquérir par la sympathie qui se dégage de lui, comme un fluide direct, palpable et puissant, et qui paraît faite surtout du plaisir de vivre que ce chrétien sincère mais subtil concilie fort bien avec les nécessités de son salut. Un regard fin, lumineux et plein de malice éclaire l'âme; une bouche large, mouvante, qui sait goûter à toutes les choses exquises de la terre, et doit en remercier le ciel chaque jour, éclaire le visage. C'est un rayonnement perpétuel des sens et du cœur, auquel ceux qui l'approchent n'échappent pas eux-mêmes.

Comme beaucoup de Basques, Jean Ybarnégaray eut des aïeux qui, pendant des mois, se confièrent à Dieu et à l'Océan pour aller chercher en Amérique ce que leur petite patrie, belle mais trop pauvre, leur refusait. Les ancêtres du député des Basses-Pyrénées se fixèrent en Argentine. Son père se maria avec une jeune fille

du pays. Ils firent une très belle fortune qui se compose aujourd'hui de vastes propriétés et de nombreux troupeaux. C'est à tout ce que ses souvenirs de famille, évoqués devant lui quand il était enfant, représentaient de vaste, d'infini, de libre et de pur, qu'il pensait consacrer son besoin dévorant d'activité physique et son âpre amour des grands horizons. Il fit là-bas un premier voyage, puis il revint au moment où ses compatriotes cherchaient un candidat pour battre M. Pradet-Ballade. On offrit à Ybarnégaray de tenter sa chance. Il refusa. On le pressa de revenir sur son refus. On invoqua son devoir, son rôle, son action de meneur. Il accepta et fut élu. La guerre vint. Le premier officier à qui il se heurta dans le mystère des tranchées était son concurrent malheureux. Ils devinrent amis. Le second, qu'il releva dans les premiers jours de la bataille de Verdun, était Henri de Kérillis. Ils ne se sont jamais oubliés.

On se souvient de l'entrevue secrète, connue plus tard, qu'en pleine crise de commandement le lieutenant Ybarnégaray eut avec le président Poincaré. Elle déclencha la convocation d'un comité secret et des décisions bienfaisantes.

La paix revenue, Ybarnégaray fut réélu sans interruption, mais ne laissa pas sans interrompre s'accomplir l'abandon, un par un, de nos droits sur l'Allemagne. Membre de la commission des affaires étrangères, il est demeuré le vigilant gardien de ce qui peut être sauvé encore. Mais il reste si peu de choses à sauver!

Son domaine parlementaire est en quelque sorte celui de l'âme. Il a le mépris de la tactique et son souci impitoyable de logique ne lui inspire que de la défiance à l'égard des chiffres et des états trop bien présentés. Il raisonne les faits dans la part qu'ils tiennent du sentiment. Il a l'imagination du poète lyrique qui crée les événements pour l'épopée et les caractères pour le théâtre.

Un portrait de M. Ybarnégaray serait incomplet si l'on ne plaçait pas, dans l'axe de son affectueuse ironie, la silhouette charmante de Léon Bérard. Ils se rencontrent à Paris; mais ils ne s'aiment que dans le pays basque; c'est là qu'il faut les voir, dans cette joyeuse rumeur des semaines de pelote où tous les détails de la vie semblent s'accomplir avec une allégresse quasi mystique; les prêtres eux-mêmes, magnifiques et ardents, ont ici plus qu'ailleurs l'art d'abolir les distances. La cordialité entraînant d'«Ybar» fait le reste; et l'indolent Léon n'ose résister, même quand, à son oreille, le R. P. Lhande invoque Bossuet et les joies sévères, aux frais ombrages, d'un débat austère sur les oraisons.

Deux hommes, deux manières: Ybarnégaray, le Basque, tout en muscles, bousculant ses électeurs, circulant la parole haute au milieu des groupes, ayant le mot qu'il faut pour chacun, avec une bonhomie sportive et gaillarde; Léon Bérard, le Béarnais cordial, mais distant, détaché mais attentif, désenchanté mais souriant, adroit mais patient. Le second se soumet au premier, mais le premier admire le second. C'est le secret de leur affection.

GEORGES SUAREZ.

---

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

---

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### Où en est le problème de Beauraing ?

J'ai été converti à Beauraing par ses contradicteurs. Derselle a commencé ma conversion. Il s'évertuait à me montrer le pied fourchu du Malin, je n'y ai vu que sa sottise. Les *Etudes franciscaines* m'ont littéralement conquis, en me révélant l'impuissance radicale de ses auteurs à fournir une explication naturelle et valable des trente-trois apparitions des cinq enfants, à démolir leur témoignage substantiellement unanime. Ils ont eu beau mordre sur cette barre de fer, les P. Bruno et les De Greeff, ils s'y sont cassé les dents. Eclair de magnésium et même plaque de chemin de fer n° 40 hallucinatoires, ciel brumeux certifié par le Bureau météorologique, fantasmagorie des phares d'autos démontrée par un faux topographique, dégénérescence du petit Albert Voisin démontrée par un faux photographique, accusation d'immoralité établie sur calomnie patente, non rétractée encore, mais dont la justice devra connaître, thèse du mensonge initial, blasphématoire et sacrilège trente-trois fois répété du 29 novembre au 3 janvier, étayée de témoignages apocryphes puisés à une source unique et suspecte : cet échafaudage de preuves à l'envers, renversé ici, pierre après pierre, pendant près de trois mois, m'a paru fournir les matériaux d'une solide apologie. Puisque la mystique et la psychiatrie de ces messieurs les réduisent à ce degré d'impuissance qu'ils sont obligés d'enfreindre la première règle de la critique historique, l'inventaire intégral des témoignages, et la première règle de la recherche scientifique, la soumission aux faits dûment constatés : il est avéré que leur système croule parce qu'il repose sur des bases ruineuses, et que, d'autre part, l'hypothèse de la surnaturalité des événements de Beauraing reste seule debout.

Les honorables adversaires ont eu conscience de leur insuccès. Avec une bonne foi que je n'entends pas leur contester, ils ont tremblé pour l'Eglise menacée d'un envahissement de la superstition ; ils se sont alarmés de voir le peuple dévoyé par le socialisme revenir à la religion de ses pères par une voie dangereuse qui n'était pas purement scientifique ; ils ont voulu épargner aux sectaires de la *Dernière Heure* et du *Peuple* le scandaleux spectacle de pèlerinages populaires à la Mère de Dieu, à la Reine des Cieux ; ils ont voulu aussi, peut-être, ménager les susceptibilités du chauvinisme français qui prendrait ombrage d'une concurrence au célèbre sanctuaire de Lourdes, et, qui sait ? calmer les appréhensions des organisations belges préposées à cette œuvre : bref, animés, nul n'en peut douter, des plus nobles intentions, ils résolurent de frapper un grand coup. Avec l'aide de la maison Desclée-De Brouwer, ils ont imprimé à gros tirage, répandu à grands frais les *Faits mystérieux de Beauraing*, livré à vil prix ou plutôt donné en vue d'une immense diffusion, d'un arrosage de la France, de l'Italie, de Paris, de Rome surtout. Simple reproduction des *Etudes franciscaines*, pour la majeure partie, ce volume ne contient d'autres nouveautés qu'un bref chapitre de *Rectifications* qui ne rectifient rien du tout, mais ressassent les arguties fripées de la première édition et une épaisse dissertation de M. A. Janssen, jusqu'ici théologien, qui asperge d'eau bénite frelatée les inventions

romantiques de M. De Greeff. Il a depuis commis sans vergogne, dans la revue *Ons Volk*, un article au vitriol contre les pèlerins de Beauraing, voyageant en autocars, qu'il a basement insultés. Son compte lui sera aussi prochainement réglé dans la *Nouvelle Revue théologique* par le R. P. Lenain.

Ce que j'ai relevé de plus original chez l'honorable médecin-adjoint au sanatorium de Lovenjoul, ex-chef de clinique dont le poste a été supprimé il y a un an et demi, membre du Cercle d'Anthropologie criminelle de M. le professeur Brafford, et donc totalement étranger à l'enseignement universitaire, dénué de tout droit d'usurper le titre de professeur ; ce que j'ai trouvé de plus original dans son chapitre rectificatif et additif, c'est son entêtement à soutenir l'existence à Beauraing d'un cercle spirite capable d'influencer M. Voisin, alors que j'ai pu communiquer ici la preuve matérielle du néant de cette allégation transmise par la seule et unique personne sur laquelle pouvait planer l'ombre d'un soupçon d'attache au spiritisme.

La note plaisante ne manque pas d'ailleurs dans ce chapitre : avec le plus grand sérieux, digne du Saint-Luc médical où les plus divertissants bobards se nomment des traits de « sagacité », M. De Greeff affirme que le prudentissime curé-doyen Lambert, de Beauraing, n'a pu être fixé sur la sincérité des petits voyants — connus par lui de longue date, placés constamment sous sa main — que par l'information de sourciers suisses ayant expérimenté l'influence magique des photos de ces enfants sur le pendule et la baguette de coudrier employés dans leurs investigations. Le piquant de l'histoire, c'est que M. De Greeff prétend tenir cette affirmation de M. le doyen lui-même, lequel, en effet, ayant d'abord démenti le fait pour le motif bien simple qu'il n'avait attaché aucune importance à cette baliverne, a fini par se ressouvenir, en se creusant la tête, qu'en vérité il avait donné lecture de la plaisante missive helvétique à M. De Greeff, en visite chez lui, mais à titre de pure curiosité, de singularité. Vous vous imaginez, sans doute, que le médecin-adjoint de Lovenjoul avale ce démenti catégorique d'une affirmation dénuée de sens ? Connaissez-vous le personnage ? Je tiens de source certaine qu'il n'en démord pas et qu'il y découvre une preuve de plus pour démontrer que la comédie sacrilège de Beauraing a été machinée par le respectable doyen !

Le point névralgique des événements de Beauraing pour M. De Greeff est l'insistance qu'il met dans ce chapitre des rectifications à impliquer dans une sale affaire le petit Albert Voisin que l'on a essayé, sans aucun succès d'ailleurs, d'éclabousser de la boue d'un scandale scolaire. Non seulement nulle plainte ne fut portée contre l'enfant, mais une contre-enquête, dont j'ai tenu les pièces en mains, anéantit l'imputation. Je n'en dis pas plus long sur ce point qui sera tiré au clair prochainement dans un article vengeur du R. P. Lenain, à la *Nouvelle Revue théologique*. J'ajoute seulement que M. De Greeff a été sommé de faire réparation et qu'à défaut de rétracter cette abominable accusation, il faudra qu'il en réponde sur sa tête, avec l'intéressante perspective d'une généreuse contribution forcée à l'édification de la chapelle.

Les éditeurs du second volume n'ont pas réussi, sans doute, à enrayer le mouvement d'ardente piété mariale qui entraîne les populations vers l'Aubépine sacrée, mais ils peuvent se consoler de cet échec par la pensée qu'ils ont déshonoré les Voyants et les

foules belges à l'étranger, en France surtout, où jusqu'à présent on ne connaît guère Beauraing que par *les Etudes carmélitaines* et où l'on jure *in verba magistri*, le P. Bruno de Jésus-Marie, auteur réputé d'une *Vie de Saint Jean de la Croix* aussi bien documentée qu'elle est d'indigeste lecture.

\* \* \*

Mais voici que Beauraing est entré depuis trois mois dans une phase nouvelle, son horizon s'est élargi, sa renommée s'est accrue, son importance grandit de jour en jour par l'affluence incessante des pèlerinages belges et hollandais, auxquels s'adjoignent des confluent de la Pologne, voire de l'Allemagne, par le nombre extraordinaire des faveurs reçues, des guérisons prodigieuses, des conversions impressionnantes. Revenu à Beauraing la semaine dernière, je n'y ai plus retrouvé l'obscur bourgade famennoise que j'avais naguère visitée. Quelle transformation ! C'est un Lourdes naissant, un Lourdes en miniature, avec l'animation trépidante des autos et des autocars déversant des flots de pèlerins, grossis ce jour-là par le débarquement de trains spéciaux de Blankenbergh, d'Adinkerke, de Pepinster. C'est Lourdes, avec le rythme de ses brancardiers, escouade beaurainoise, conduisant les voiturettes à l'enclos sacré de l'Aubépine et de la grotte comme, là-bas, leurs confrères à la piscine et au rocher Massabielle. C'est Lourdes, avec le spectacle déchirant des souffrances humaines rassemblées sous le regard de la Madone, tandis que montent sans cesse vers Elle les prières angoissées, les implorations ardentes, les chants qui éclatent tantôt en supplications, tantôt en actions de grâces. C'est Lourdes, avec son hospitalité embryonnaire organisée par le Comité *Pro Maria*, son Bureau des Constatations médicales où l'on peut dépouiller des dossiers irréprochablement dressés par le Boissarie belge, le dévoué docteur Maistriaux, sur lequel s'est en vain acharnée l'hostilité de la bande antibeurainoise, celle aussi de ces charitables confrères qui, on le comprend sans peine, n'accepteront jamais une clinique où la Vierge se permet de guérir instantanément des malades que les Esculapes sont capables d'envoyer illico *ad patres* ou de mettre des années... à ne pas guérir du tout. Comme c'est humain ! C'est Lourdes, sans la Piscine, mais avec une fontaine spirituelle de grâces, un gave surnaturel où se lavent de leurs souillures les pauvres pécheurs.

C'est Lourdes avec son atmosphère mystique où la Vierge a laissé flotter je ne sais quels effluves célestes, avec son ambiance balsamique où l'on prie comme on ne prie pas ailleurs, le cœur attendri par le repentir et dilaté par la confiance. C'est Lourdes revivant avec son Peyramale que rappelle étonnamment l'énergique doyen Lambert, une haute conscience, nature calme et profonde qui peut défier tous les moustiques degreffiques et les vipères derseliennes. C'est Lourdes, avec la candeur de Bernadette peinte sur les traits des cinq voyants, restés si miraculeusement simples et modestes, devenus plus fervents, sur la face desquels s'est mirée l'Immaculée et dont le souffle impur de la haine ne parviendra pas à ternir l'auréole, fût-elle servie par le zèle des vengeurs de la moralité publique. C'est Lourdes, avec ses baraquements pittoresques, ses échoppes de victuailles dont se scandalisent les purs esprits du reportage, ces primaires constipés du journalisme, avec les cris des camelots tenus, d'ailleurs, par arrêté communal, à distance respectueuse de l'enclos.

C'est un Lourdes frémissant, à certaines heures, de ce souffle mystérieux du surnaturel qui secoue les âmes au contact de la Toute-Puissance. Au jour de mon passage à Beauraing, le drapeau hollandais, arboré à la façade d'un hôtel, était l'annonciateur d'une splendide guérison survenue le 10 septembre : la vue subitement rendue à une aveugle, M<sup>me</sup> Wittman, de Poeldijk, qui, à la tête d'un groupe de ses compatriotes, revenait remercier la Vierge.

Que l'on juge de l'émoi suscité par ce prodige qu'atteste le certificat médical de l'oculiste incroyant de La Haye, déclarant que celle qui voit aujourd'hui et si bien que son miroir lui a révélé la désagréable surprise de son vieillissement insoupçonné — « à la suite d'un glaucome très grave qu'aucun remède ni moyen n'a pu arrêter, à la suite de troubles dans les humeurs intraoculaires, a perdu la vue. L'œil droit a dû être enlevé à cause des grandes souffrances, l'œil gauche a uniquement conservé la perception différente de la lumière et de l'obscurité. Elle était donc pratiquement aveugle et uniquement capable des travaux qu'exécutaient les aveugles. — Comment ce nerf optique atrophié a-t-il recouvré la puissance visuelle intégrale ? En se frottant le visage avec un mouchoir qui avait touché un arbre voisin de l'Aubépine aux branches de laquelle la sœur de l'aveugle n'avait pu atteindre. Soudain, prise d'un étrange malaise, elle a poussé ce cri : « Notre-Dame, aidez-moi ! » ; à l'instant même, à cet œil mort apparemment pleinement visibles le soleil, puis les fleurs, puis l'image de la Vierge. De cette guérison totale et foudroyante d'instantanéité je désirais savoir ce que pensent les éminents membres mollièresques d'une docte société médicale dont l'un a jeté par-dessus bord la paraplégie spastique du miraculé Léon Gilet en la baptisant « du cas classique de névrose traumatique » et dont un autre, si ce n'est le même, a la spécialité de souffler sur les maladies organiques les plus invétérées en faisant passer « une zone d'anesthésie ». Zut ! et ça y est... sur papier ! O immortel Poquelin, tu l'avais deviné !

\* \* \*

Je n'ai pas à redire ici à quelles interventions remonte ce rebondissement du mystère de Beauraing. Il est manifeste qu'il en faut reporter l'origine au jour entre tous mémorable, où S. Exc. l'Evêque de Namur, apportant aux petits privilégiés et à leurs familles la bénédiction spontanément octroyée par le Saint-Père, agrément le projet d'érection de l'église demandée aux enfants par la Vierge, s'associait publiquement à leur prière quotidienne devant l'arbrisseau des apparitions et la grotte, couvrait de sa haute approbation le pèlerinage de Beauraing. L'Evêque intervenant ainsi *coram populo* ne tranchait pas, évidemment, la question pendante à la Curie épiscopale de la surnaturalité des apparitions, et ne la préjugait même pas, mais il manifestait son sentiment personnel de confiante adhésion, témoignait tacitement que rien dans les événements de Beauraing ne blessait la foi ni les mœurs, prenait sous sa protection paternelle les enfants injustement attaqués dans leur honneur et donnait même, indirectement et partiellement, crédit à Tilman Côme, énigmatique personnage tant qu'on voudra, domestique bavard et naïvement inconsidéré de la Vierge, mais enfin, rapporteur fidèle, quant à la substance du contenu, du message de convocation pour la grandiose manifestation du 5 août 1933, abandonnée, sur sa parole, par Mgr Heylen, à la libre initiative des fidèles, couronnée d'un prodigieux succès, d'un succès unique dans les Annales mariales de la Belgique, qui en vérifiait et en justifiait l'annonce.

Depuis cette date du 26 juin marquée par la visite épiscopale, faisant suite à celle du jour précédent signalée par l'ordre de la Vierge d'organiser un grand pèlerinage, l'ascension de Beauraing éclate à tous les yeux, à la seule exception des yeux chassieux ou bandés de la Critique pseudo-scientifique et à la Critique pseudo-théologique liguées dans une même et obstinée opposition à la masse du peuple chrétien, cette marée montante qui ne déferlerait pas avec cette force irrésistible si elle n'obéissait pas à l'attraction de Celle dont la Liturgie compare la beauté à l'astre des nuits.

Je n'impose à personne la foi de Beauraing qui, d'ailleurs, ne sera jamais article de foi, mais de bonne foi, mais je ne puis com-

prendre que le pur intérêt de la Religion pousse des catholiques à contrecarrer, même à leurs dépens personnels, un mouvement qui est en train de ramener les masses égarées vers la Religion par le raccourci providentiel du *Ad Jesum per Mariam*. Ils s'offusquent de démonstrations qui, à l'évidence, ne remplacent pas l'observation du précepte dominical, mais qui sûrement, par l'action de la grâce divine, les y amèneront. Je n'en veux pour preuve que les retours sincères de pèlerins repassant par les confessionnaux de l'église de Maredsous dont j'ai la joie d'être le témoin depuis quinze jours.

On s'explique difficilement, par le prétexte de religion, la violence de ces attaques contre l'âme du peuple dont les organes socialistes sont, à une exception près, même désormais sans exception, les seuls à se réjouir. On se l'explique d'autant moins que la ratification de ce mouvement populaire par l'autorité directement responsable de l'Evêque devrait mettre un frein, celui d'une prudente réserve, à une campagne de calomnies et de sarcasmes.

Heureusement la défense se produit sereine et rayonnante de vérité dans ce livre de bon sens: *Beauraing*, écrit par la plume très avertie de M. Louis Wilmet, auquel je consacrerai ma prochaine chronique. La défense se poursuivra par une œuvre réellement magistrale, encore sous presse, mais prête à paraître avant la fin du mois prochain, due à un témoin de premier plan, le R. P. Maes, rédemptoriste, qui ne laissera sans réponse aucun des travestissements de la vérité historique.

Je n'entends pas jouer au prophète, mais il me paraît impossible, à la vue des merveilles qui se déroulent à Beauraing, encore accrues par celles de Banneux, de ne pas augurer un glorieux et bienfaisant avenir.

J. SCHYRGENS.

## ENCYCLOPÉDIE BELGE

Œuvre de quarante spécialistes, parmi lesquels des professeurs des quatre universités, les fonctionnaires les plus éminents de nos ministères, nos publicistes les plus distingués.

### L'ENCYCLOPÉDIE BELGE

en 1 volume in-4° (20x27) de plus de 800 pages, imprimé sur beau papier, contenant de nombreux clichés et six hors-texte en couleurs.

Prix de l'ouvrage relié pleine percaline : 180 francs

### SOUSCRIPTION

à la Renaissance du Livre, 12, place du Petit-Sablon, BRUXELLES

180 francs au comptant

195 francs à terme, paiement 20 francs par mois

Ces prix sont établis pour une période expirant à la publication de l'ouvrage.

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale - Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr. 1.000.000.000

RÉSERVE . . . . . fr. 1.104.155.000

FONDS SOCIAL . . . . . fr. 2.104.155.000

#### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;  
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;  
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;  
Gaston Blaise, Directeur  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Félicien Cattlier, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur  
Henry Le Boëuf, Directeur;  
Edgar Sengler, Directeur  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire

#### COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;  
Léon Ellat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin,  
le baron A. d'Huart  
Baron de Trannoy;  
G. Mullier;  
Paul Hamoir;  
H. Vermeulen.

Le Secrétaire,  
M. Camille Lepêche.

#### TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE

Le service d'agences de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 250 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE



**LÉOPOLD**  
STOUT, BOCK, LIBERATOR, SUPER BOCK.  
**WHITE STAR**

Ses excellentes bières de ménage  
en bouteilles

Téléph. 11 92 70

Brasserie Léopold, S. A., rue Vautier, 55

Filature de Laine Cardée  
**Hauzeur-Gerard Fils**  
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,  
flanelles et sous-vêtements, en pure laine  
et en mélange laine et coton

87

Filature, Ficellerie et Corderies Mécaniques

Maison fondée en 1859

**F. VERMEIRE-HELLEBAUT**  
HAMME-SUR-DURME (Belgique)

Fils et Ficelles en tous genres  
Ficelles lieuses pour la Moisson  
Cordages pour l'Industrie, l'Agriculture et la Pêche  
**CABLES DE TRANSMISSION**

Adr. télégr. : **VERBAUT** Tél. : Hamme N° 12  
Codes : Bentley's complete et privé

IMPORTATION — Prix et échantillons sur demande — EXPORTATION

FILATURE et TISSAGE de JUTE  
Tissage de JUTE, chanvre, lin, etc.

**GOOSSENS, Frères**

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS  
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

**SACS, TOILES D'EMBALLAGE**, bâches, tissus filtrants

**SACS** neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour **SCORIES, CIMENTS**, etc.

84

**Gustave MAHIEU**

TISSAGE MÉCANIQUE

VIVE-SAINT-ELOI (Belgique)

Télegr. : Mahieu Exportation Téléph. : 37 Waereghem

**Toiles blanches en fil de lin et mixte**

Spécialité : *Grandes largeurs pour Draps de lit*

Canevas pour stores — Toiles pour Tailleurs — Essuie-mains

Toiles bleues

Toiles pour tentes — Toiles pour robes

Société Anonyme des Usines

**ROOS, GEEBRINCKX & DE NAEYER**

34, rue de Bruxelles, ALOST

**Manufactures de Couvertures**

de laine et de coton unies, rayées,  
imprimées et à la Jacquard pour  
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Maison fondée en 1845

**E. LEGEIN-MOERMAN**

Société en nom collectif

ROULERS (Belgique)

Téléphone 44. Code A. B. C., 5th Edition.

Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.

Spécialité pour couvertures et couvre-lits.

Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.

Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.